

# Histoire littéraire du sentiment religieux en France

Depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours

---

(A propos du livre de M. Henri Brémond)

---

**L**ES études de psychologie religieuse sont à l'ordre du jour. Catholiques, protestants et rationalistes même<sup>1</sup> rivalisent de zèle pour nous narrer des évolutions d'âme vers la vérité ou vers... l'erreur, pour consigner en des livres très suggestifs les complexités intimes de ces mêmes âmes, et cela, avec mille nuances successives de finesse dans l'observation, de délicatesse dans l'analyse psychologique et aussi parfois — ce qui est d'ailleurs la rançon de cette délicatesse et de cette finesse même — un peu d'indécision dans les contours et d'imprécision dans la terminologie.

Chez les catholiques, M. Henri Brémond passe pour un maître en psychologie religieuse. Ce rare écrivain qui nous a révélé *Newman*, qui s'est constitué l'apologiste de Fénelon et l'historien de *La Provence mystique au XVIIe siècle*, était tout à fait qualifié pour nous donner cette *Histoire littéraire du sentiment religieux* qui s'annonce déjà comme un monument majestueux. On retrouvera dans les deux volumes déjà parus cette finesse, cette étonnante pénétration psychologique et morale, que l'on a tant admirées naguère dans le *Newman* et dans *l'Inquiétude religieuse*, toute une histoire de la

---

<sup>1</sup> Par exemple les biographies psychologiques de *Léonard de Vinci* et de *Renan*, par M. Gabriel Séailles ; les études de Raoul Gout sur *Newman* et le *Père Tyrrell*, plusieurs travaux de M. Raoul Allier.

piété et de la vie intérieure, pleine d'idées neuves, d'aperçus ingénieux et de remarques profondes, un peu hardies peut-être parfois, mais, en dépit de certaines formules imprécises à force d'être nuancées, témoignant d'un sens toujours très net de la vérité religieuse et de la connaissance que cette vérité comporte.

Cette *Histoire du sentiment religieux* est un chef-d'œuvre du genre et tous les amateurs des choses de l'âme, tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent ou se préoccupent de philosophie et de psychologie religieuses devront le lire de très près.

“ Il y a deux façons de concevoir l'histoire de la littérature religieuse. Enumérer les principaux écrivains religieux de telle période ou de tel pays, décrire leurs oeuvres, discuter l'originalité de chacun d'eux, son mérite littéraire ou philosophique, c'est une première manière... Newman chez les Anglais, et Sainte-Beuve chez nous, ont mis en honneur une autre méthode, morale ou religieuse plus encore que littéraire. Erudition, plaisir du goût, joies de l'esprit, ils ne se refusent rien de ce qui borne l'ambition des autres ; mais dans une suite d'ouvrages religieux, c'est avant tout la religion elle-même, son influence profonde, son histoire, son progrès ou ses éclipses, qui les intéressent, leur objet direct est de pénétrer le secret religieux des âmes, d'un Augustin par exemple, ou d'un Saint-Cyran, et les nuances particulières d'un pareil secret. ” Ce qu'il importe de connaître chez ces âmes, c'est avant tout l'intensité et les nuances très fines de leur vie intérieure, la profondeur de leur foi, les élans de leur prière, les notations successives de leur état d'âme et de leur évolution religieuse, et pour tout dire, “leur expérience personnelle des réalités dont elles parlent ”. De ces deux méthodes M. Brémond a choisi la seconde “ et c'est là ce que veut indiquer le titre qu'on vient de lire : *Histoire littéraire du sentiment religieux* ”.

Dans la première partie de cette histoire il se propose donc d' "étudier la vie intérieure du catholicisme français pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, les origines, les directions principales et l'évolution de la renaissance religieuse".

Mais, dira-t-on, pourquoi parler d'histoire littéraire et non pas d'histoire tout court du sentiment religieux ? C'est que M. Brémond " ne puise qu'aux sources littéraires : biographies, livres de piété, essais de philosophie dévote, de morale ou d'ascétisme, sermons, poésies chrétiennes ou autres ouvrages du même genre, laissant aux érudits les autres sources, moins accessibles au vulgaire... , en un mot toutes les pièces d'archives qui, par elles-mêmes, n'ont communément rien de mystique ". Il veut simplement dégager l'esprit de tous ces ouvrages religieux, " les presser de telle sorte qu'ils vous rendent présent et vivant le génie religieux qui les inspire et dont ils nous montrent les victoires ".

On le verra donc s'élever de l'humanisme dévot jusqu'aux sommets du mysticisme. *L'humanisme dévot*,<sup>2</sup> tel est le titre de son premier volume. Cet humanisme prend ses racines non seulement dans les oeuvres de la renaissance, mais encore dans les profondeurs du moyen-âge. M. Brémond le saisit à l'époque de sa floraison et en veut faire voir le plein épanouissement. Pour lui, l'humanisme dévot n'est pas l'humanisme chrétien, mais il en est le prolongement, de même que le mysticisme sera le prolongement de l'humanisme dévot.

Il est une société qui, vers l'an 1600, a contribué entre toutes au développement de cet humanisme, c'est la Compagnie de Jésus. On sait qu'elle a collaboré et d'une manière efficace à la contre-réforme. " Mais beaucoup d'historiens semblent ignorer que, pendant leur premier siècle, les jésuites ont soutenu, sans relâche, et continué brillamment les tradi-

---

<sup>2</sup> Chez Bloud, à Paris, un volume in-8, de 552 pages.

tions de l'humanisme chrétien. Laynés, Salmeron, Canisius, Campion, l'helléniste délicat, le martyr, Maldonat, le grand Maldonat, Molina, Lessius, Possevin, l'humaniste errant à la vie épique, le maître de François de Sales, Petau enfin, et combien d'autres, c'est toujours le même esprit, la même doctrine. Croyez-en plutôt la belle injure que leur prodigueront leurs adversaires : pélagiens, semi-pélagiens, façon un peu sommaire, un peu vive de dire : humanistes chrétiens. ”

Pour écrire son histoire, M. Brémond n'a que l'embarras du choix, car les humanistes dévots sont légion. Il n'étudie pas moins d'une trentaine d'auteurs et l'on voit circuler dans son ouvrage une foule très bigarrée, personnages de toute condition et de toute robe ; les carmes voisinent avec les franciscains et les jésuites avec les capucins ; apparaissent également de grands prélats, des docteurs en Sorbonne, des décrétalistes, de simples prêtres, des laïques enfin, et tous chantent sur tous les tons, célèbrent en prose et en vers, les beautés de la nature, les magnificences de l'âme, les grandeurs et les miséricordes divines.

Bien entendu, M. Brémond fera parler les personnages les plus représentatifs, choisira les textes les plus significatifs. “ Les classiques éternels de la littérature religieuse ” auront la part du lion, mais il donnera une large place “ aux quelques saints et aux très rares écrivains dont le nom seul a surnagé, Bérulle, Camus par exemple ”, et même à tout dévot et saint personnage qui, soit par ses livres, soit par le rayonnement de sa vertu, a exercé de son vivant une notable influence et en qui, par suite, s'est incarné l'un des aspects du génie religieux de cette époque. “ Libre à nous de préférer une page des *Elévations sur les mystères* aux cent volumes du Père Binet, mais nous ne devons pas ignorer que ce jésuite a exercé sur le sentiment religieux de son siècle une influence beaucoup plus étendue et plus efficace que ne le fut celle de Bossuet. ”

A l'époque qu'étudie M. Brémond, tout le mouvement religieux tourne autour de François de Sales, les autres "maîtres salésiens" ne font que prolonger son action; mais ce serait une erreur de croire que c'est lui le premier qui enseigna aux simples fidèles la vie dévote, la vie parfaite. "Avant François de Sales, on a vu des centaines d'*Introductions à la vie dévote*, écrites en français, et qui s'adressaient à tout le monde. Pendant les trente dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle et les toutes premières du XVII<sup>e</sup>, des prêtres, des religieux, notamment les chartreux de Bourfontaine, des laïques enfin ont mis en notre langue presque tous les grands mystiques, de saint Denis à sainte Thérèse... En dehors de ces textes sublimes, une foule de livres pieux circulaient par toute la France."

Parmi ces nombreux précurseurs de François de Sales, M. Brémond donne la première place au jésuite Louis Richeome "jadis fameux et que ses frères appelaient le Cicéron français". En lui, M. Brémond trouve "le plus remarquable représentant de l'humanisme dévot avec François de Sales". C'est lui qui nous renseignera surtout "sur l'orientation, sur les disciplines pieuses de son époque et des jésuites français". Richeome a une façon à lui de "mêler les délices naturelles à la vie chrétienne, de faire servir les premières à la seconde, les sanctifiant ainsi et les rendant encore plus délectables". Il nous aide à saisir l'intime philosophie qu'il ne formule point mais qui baigne tous ses ouvrages... "Il n'élargit pas le chemin étroit, mais il le voit fleuri même aux passages les plus rocailleux. Disposition sainte, héroïque, que nous retrouverons chez François de Sales et tant d'autres, jusqu'à la victoire de Port-Royal sur l'humanisme dévot. Dans la cellule où Richeome nous fait méditer, pas une place qui ne soit ou fresque ou vitrail. Libre à nous de préférer le fond d'un puits, mais ne dites pas que l'Arena de Padoue ou que la

Sainte Chapelle gênent le vol de la prière. Ainsi encore Richeome nous propose bien les degrés les plus rebutants de l'humilité, mais comme les étapes glorieuses d'une *Académie d'honneur*<sup>3</sup> : l'honneur, ce roi des plaisirs pour les hommes de son temps. " On le voit, ce vieux Richeome est pénétré d'optimisme chrétien, un optimisme qu'il avait appris de son professeur Maldonat, et que la nature et la grâce n'avaient fait qu'augmenter. Si la place n'était pas si restreinte, nous pourrions citer de lui de très beaux textes, car il écrit admirablement bien, mais nos oreilles pudibondes ne sont guère faites pour entendre cette langue un peu verte : " Copieux et truculent à l'insigne manière du XVIIe siècle ", il annonce cependant le grand style " la discrétion, la retenue qui vont bientôt triompher de tant de ruines ". " On trouve chez lui tour à tour la fraîcheur, le tumulte de la jeunesse et la sagesse malicieuse d'un vieillard indulgent. Ses rythmes sont beaux, expressifs, souples et sonores. " M. Brémond nous dit qu'il ignore s'il raturait beaucoup ses brouillons, il serait plutôt porté à lui prêter un " grain de paresse ". Il sait parfaitement tourner ses phrases, mais " il ne sait pas faire un livre ". Il cause, il cause éperdument. " Moins spirituel, moins sérieux et moins touchant, il bavarderait. Comme un enfant, il est tout entier dans la minute présente. Tableaux, contes, malices, jamais il ne résiste aux mille tentations du chemin. Veut-il prouver que tout le monde craint la mort et que " cette crainte naturelle nous est donnée pour sauvegarde de la vie ", il songe soudain à divers exemples de " l'industrie des bêtes pour détraper leur vie du danger ". Tout un chapitre là-dessus ! Mais, ayant ouvert la porte de l'arche de Noé, il ne peut plus la fermer. Encore un chapitre : " deux exemples sur le même propos d'un lion tué par une jument et d'un

<sup>3</sup> L'*Académie d'honneur* est le titre d'un livre de Richeome.

homme échappé du danger d'une ourse ". " Cette dernière aventure remplit quatre pages, et d'un mouvement superbe. " Sa philosophie manque d'élan et d'envergure, mais elle est " simple, noble et bienfaisante... elle traduit exactement sa propre vie intérieure ".

Si les oeuvres de Richeome sont antérieures à l'*Introduction à la vie dévote*, le Père Binet et Jean-Pierre Camus sont les cadets de François de Sales, et plus ou moins tributaires de sa Philothée. Avant de faire l'éloge du Père Binet, M. Brémond commence par le traiter rudement. Il lui reproche non seulement de n'avoir pas " reculé les frontières du bavardage pieux ", mais encore " d'avoir gaspillé par là même un admirable talent ". " Camus n'a rien commis de pareil. C'était un génie, une force de la nature. Lui demander de se surveiller et de se réduire, c'est le supprimer. D'ailleurs, il est moins ennuyeux que Binet. Il est vrai que celui-ci, même s'il eut modéré sa faconde, n'aurait jamais fait qu'un maître de second ou de troisième rang. Son intelligence manque de vigueur et d'élévation. Mais il avait beaucoup d'esprit et de sens, une imagination somptueuse, un tour caressant et persuasif, de très beaux dons d'écrivain. Son oeuvre est aussi riche que curieuse; elle nous présente, et parfois excellemment, quelques-uns des aspects les plus intéressants de l'humanisme dévot ".

De ce point de vue, le jésuite bourguignon a exercé une influence considérable. Il redit, il délaya les leçons salésiennes de la vie dévote. Il fut en même temps un remarquable directeur de conscience, il forma à la vie ascétique une foule de saints personnages et aida de ses conseils des mystiques fameuses: Mme Acarie et sainte Chantal. Mais, il faut bien le dire, il prépara délibérément " la réaction anti-mystique dont il aurait dû prévoir les conséquences désastreuses ".

Plus connu présentement que le Père Etienne Binet,

par son *Esprit de François de Sales*, Camus fut-il le "personnage folâtre que nous impose une légende aujourd'hui très répandue et qui aurait singulièrement choqué les contemporains de l'évêque de Belley" ? M. Brémond n'a guère de peine à détruire cette sotte légende. Certes Camus avait de l'esprit comme pas un. "Nombre de ses bons mots ont survécu à ses livres. D'où l'on a doctoralement conclu qu'il badinait du matin au soir, et ne faisait pas autre chose." Ceux qui l'ont calomnié ne l'ont jamais lu. Qui donc d'ailleurs pourrait se vanter "d'avoir seulement parcouru ses deux cents volumes" ? Il a trop écrit, c'est entendu, "et sa faconde devient par moments intolérable". Mais ce serait injuste de le traiter de bavard, "il l'est beaucoup moins qu'Etienne Binet, le plus illustre de ses émules". Quand il le veut — mais il ne le veut pas toujours — il a un très beau style. A tout prendre, "c'est un écrivain de race, vivement attentif aux rythmes de ses phrases". Il a d'étranges absences, il est vrai, mais "enchaînez-le comme la sybille virgilienne, laissez tomber son bourdonnement et attendez son oracle; vous serez surpris de sa gravité, de son élévation, de sa cohérence profonde". Ne croyez pas qu'il n'ait écrit que des livres de dévotion. Il a, à son acquis, une foule de romans — romans édifiants, cela va sans dire — aux noms vraiment alléchants. Admirez plutôt ces titres mirifiques: *Parthénice*, *Spiridion*, *La tour des miroirs*, *Damaris*, *La pieuse Julie*, *Palombe*, *Calitrope*. Impossible de les citer tous. Ce travail intense devait absorber tous ses moments. Eh bien; non! Camus fut un prédicateur disert et très recherché, un prélat très actif et très zélé, un confesseur infatigable. "Disciple, mais très personnel, de François de Sales, il continue, il représente son maître de la façon la plus honorable", il fut un des plus grands prélats de l'Eglise de France.

Il y aurait beaucoup à dire sur le progrès de l'humanis-



me dévot chez les poètes, les historiens, les hagiographes, les encyclopédistes dévots, les romanciers. M. Brémond ressuscite une foule d'auteurs dont le nom même avait sombré dans l'oubli, Claude le Roux, le Père Cortade, augustin, Jean de La Cépède, Le Père Laurent de Paris, capucin. D'autres sont plus connus, le Père Martal de Brives et son *Parnasse séraphique*, le Père Coyssart, jésuite, le Père Le Moyne, Dom Laurent Bénard, et bien d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer.

M. Fortunat Strowski, dans un article du *Correspondant*, s'étonnait de ne pas voir figurer dans cette splendide galerie de portraits celui du Père Mersenne, et il semble en effet que l'*Analyse de la vie spirituelle* méritait bien de fixer l'attention. M. Urbain regrettait de ne pas voir figurer dans cette pléiade Alphonse de Rambervilliers, l'auteur des *Dévôts élanchements du poète chrétien*, qui est, paraît-il, une oeuvre admirable. Pour ma part je suis un peu peiné de ne pas voir l'oeuvre du capucin Zacharie de Lisieux analysée comme elle le méritait.

Mais il faut en arriver à ceux qui représentent l'humanisme dévot à son apogée : je veux dire le capucin Yves de Paris et le franciscain François Bonal.

M. Brémond reconnaît en François Bonal un esprit tout à fait supérieur qui lui plaît par sa morale humaine (il a surtout combattu le jansénisme dans le *Chrétien du temps*) et sa théologie rassurante et consolante. Le Père Léonce de Grandmaison le trouve supérieur au Père Yves de Paris lui-même, et, parmi les résurrections littéraires opérées par M. Brémond, celle-ci lui paraît la plus intéressante et la mieux justifiée. On peut se ranger au témoignage de ce théologien insigne.

De Bonal on ignore tout. " L'écrivain est très original, très curieusement moderne, parfois au point de m'étonner

quelque peu, dit M. Brémond. Nous sommes toujours si rétifs à constater que nos pères nous ressemblaient ! Il a des lettres et de l'éloquence. Il a sûrement pratiqué Balzac, mais sans trop sacrifier de son ardeur naturelle... Il est un de ceux chez qui l'on voit poindre Bossuet. " Dans un style sobre et plein, un peu solennel peut-être, il combat vigoureusement la " théologie inhumaine " de Saint-Cyran, de Nicole, d'Arnauld, de la mère Angélique, de la mère Agnès. D'après lui, le système janséniste " ne serait qu'une sorte de psittacisme savant, qu'une de ces métaphysiques irréelles dont les écoles s'occupent le plus sérieusement du monde, mais auxquelles personne ne croit pour de bon ", tellement ce dogme impitoyable ferait horreur aux jansénistes s'ils en réalisaient le plein sens. Mais ce qui fait la valeur de Bonal, ce n'est pas ses qualités d'ordre littéraire, c'est l'étonnante vigueur, la pénétration de ses critiques doctrinales ; on trouvera dans sa réfutation du jansénisme une sûreté, une décision, une chaleur d'éloquence que les théologiens postérieurs ne surpasseront pas.

Le Père Yves de Paris est vraiment une trouvaille de M. Brémond. " Lorsque je commençais le présent travail, dit-il, lorsque je pensais toucher au terme de mes recherches, j'ignorais encore tout d'Yves de Paris, et jusqu'à son nom. Ou plutôt, je l'entrevois, mais comme un de ces êtres fictifs que nous nous créons à nous-mêmes et qui incarnent pour nous l'esprit, la perfection souveraine, l'idée enfin d'une époque ou d'un mouvement. C'était vers lui que j'allais, c'était lui qu'ébauchaient, que préparaient et qu'auraient dû être les Camus, les Binet, les Bonal et autres personnages de moindre valeur. Il était pour moi l'archétype de l'humanisme dévot, un Marcile Ficin qui aurait écrit *l'Introduction à la vie dévote*, un François de Sales qui aurait soutenu les neuf cent thèses mirandoliennes *de omni re scibili*, un Sadolet raffiné et popu-

laire tout ensemble qui, laissant la langue de Cicéron, aurait manié le français avec la souplesse persuasive d'un Fénelon ou d'un Malebranche. Qu'un pareil homme eût jamais existé en chair et en os, et pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, ç'eût été trop beau. Quant à rencontrer ce Platon dévot sous la bure franciscaine et, pour tout dire, capucin, l'espoir ne m'en serait jamais venu. ”

M. Brémond met donc Yves de Paris au-dessus de tous, et ses contemporains semblent avoir reconnu le mérite de ce personnage extraordinaire que l'éditeur de ses oeuvres appelle le “ plus beau génie de son siècle, le porte-plume de son temps et l'honneur de son ordre ”. Il y a tout lieu de croire que dès avant sa mort “ l'oubli avait commencé à se faire autour de lui, un oubli que, depuis lors, plus de deux siècles ont solidement consacré ”. Il est incontestable qu'il fit grande figure à son époque, qu'il fut apprécié, qu'il fut aimé. “ Mais il a vécu trop longtemps, et quand il a disparu, les beaux jours de l'humanisme dévot étaient passés. Finies les hautes spéculations platoniciennes, bridée la curiosité universelle, éteinte l'ardeur confiante et libérale, assombri l'optimisme de cette époque généreuse! ”

Mais, dira-t-on, pourquoi les capucins ont-ils laissé s'effacer la mémoire de leur Père Yves? “ Eh quoi, ne voyons-nous pas les jésuites, ordinairement plus soucieux des gloires de leur ordre, oublier bientôt le Père Binet, faire fi du Père Garasse, et traiter le vieux Richeome avec une compassion presque méprisante? Notre capucin est certes plus grand que tous ceux-là, mais où a-t-on vu que l'immortalité fût nécessairement promise au génie? ” Quoiqu'il en soit, M. Brémond met à étudier le Père Yves une sorte de coquetterie, une vraie complaisance. Il désirerait savoir les circonstances qui ont décidé de sa vocation religieuse, connaître son *curriculum vitae*. Mais, sur ce point, tous les détails font défaut. “ Yves

de Paris semble avoir été pleinement heureux dans sa vocation. A vrai dire, il ne répond pas tout à fait à l'idée que l'on se fait aujourd'hui d'un capucin. Mais on ne le voit pas non plus, ni chanoine, ni bénédictin, ni jésuite, ni même oratorien. Il faudrait créer un ordre religieux, séraphique et platonicien tout ensemble, pour cet unique et très singulier personnage. Après tout, la bure franciscaine, symbole d'austérité, d'humilité et de je ne sais quelle indépendance, est encore l'habit qui lui va peut-être le mieux. " Très indépendant et réfractaire à la plupart des contraintes sociales ou mondaines, il aimait la liberté et l'intrépidité capucines. " Autant qu'on en peut juger, après quelques années d'enseignement ou de missions le Père Yves se consacra uniquement à la prière et à l'étude. Bien souvent, dans ses oeuvres, il célèbre les avantages de la solitude, il la regarde comme " le pays des Muses " <sup>4</sup>, il savoure, mieux que personne, " les délices que nous recevons d'une sérieuse retraite en nous-mêmes " <sup>5</sup>, et il a soif de cette paix bienheureuse " où l'âme respecte la majesté de ses pensées " <sup>6</sup>. C'est en 1632 que paraît son premier volume *Les heureux succès de la piété*, et " dès lors il ne cessera plus de produire; ses quarante dernières années se comptent par ses livres ". *La théologie naturelle* (4 v.), *Les morales chrétiennes* (4 v.), *Les progrès de l'amour divin* (4 v.), *Le Digestum sapientiae* (4 in-folio), *Les miséricordes de Dieu*, *Le Jus naturelle*, *Le Fatum universi*, *L'agent de Dieu dans le monde*, " oeuvre grandiose mais inégale ". Yves n'est jamais banal, ou même, à proprement parler, verbeux; mais on le voudrait moins opulent et plus ramassé. Philosophe magnifique, mais surtout poète, dès que son imagination commence à s'éteindre,

<sup>4</sup> *Les heureux succès de la piété*, p. 615.

<sup>5</sup> *La théologie naturelle*, I, p. 593.

<sup>6</sup> *Les morales chrétiennes*, II, p. 463.

il devient assez monotone. "Il a trop écrit et surtout trop longtemps." Pour connaître le vrai Père Yves, c'est peut-être dans ses premiers livres qu'il faut chercher sa philosophie religieuse. Là, l'ondulation de sa pensée se déploie suivant un rythme intérieur et vivant, sans jamais se figer dans la froideur d'une correction inerte. "Contempler est l'exercice habituel du Père Yves, sa fin, sa raison d'être, la fonction qu'il doit remplir ici-bas... Contempler, contemplation, ces mots reviennent constamment sans sa plume... La contemplation est joie. Nul scrupule ne la trouble, nul ascétisme ne la gêne. Elle est le libre et chaste jeu du sage, du chrétien qui sait que l'univers lui appartient et qui se promène dans la création, dans l'histoire, dans la vie réelle, dans les idées pures, aussi paisible, aussi roi, que le premier homme dans le paradis terrestre. Nous savons que ce roi porte un cilice et s'impose une règle très mortifiante, nous le savons, mais à le suivre, qui s'en douterait? Dans ses exercices sublimes, il ne cherche, il ne trouve que du plaisir." Nous ne pouvons suivre ce contemplateur dans toutes ses promenades. Tout l'occupe, tout le ravit, les fleurs, les oiseaux, les fossiles, les pierres précieuses, toute la nature. Mais celle-ci n'est pas le seul objet de sa contemplation. "Le monde des âmes l'occupe davantage, et plus encore les spéculations universelles. Le détail de l'activité humaine, les particularités des différentes nations, l'histoire des religions, les révolutions des empires, les principes de la métaphysique et de la morale, les mystères de la foi, tout en un mot passionne ce contemplateur." Tout l'incite à la prière, au perfectionnement moral, tout lui sert d'échelon pour arriver à Dieu. Sa dialectique passionnée se tourne en haute contemplation et, si cette contemplation n'est pas mystique à proprement parler, elle touche néanmoins aux frontières du mysticisme." On devine donc facilement quelle est la philosophie religieuse du Père Yves. Je ne sais

pourquoi, mais, en lisant les nombreux textes suaves et opulents de l'original capucin, je pensais continuellement à Newman. Des extraits entiers me rappelaient maints passages de la *Grammaire de l'assentiment* que j'avais lus naguère avec une ardeur un peu juvénile. M. Brémond lui trouve plutôt des affinités avec Pascal. "Coeur, instinct, principes": "le coeur a ses raisons que la raison ne connaît point"; "tu ne me chercherais pas, si tu ne me possédais"; "c'est le coeur qui sent Dieu et non la raison: voilà ce que c'est que la foi: Bien sensible au coeur, non à la raison";<sup>7</sup> cette doctrine de Pascal "le Père Yves l'a soutenue, développée, orchestrée magnifiquement; il en a fait, avant Pascal et comme Pascal, la pierre fondamentale de son apologétique et de sa vie intérieure. A la vérité, on ne trouve pas chez lui les formules saisissantes, les sublimes raccourcis des *Pensées*. Mais, s'il nous frappe moins, peut-être nous satisfait-il davantage. A combien de sottises méprises n'ont pas donné lieu ces quelques fragments de Pascal! Si la raison est borgne, disent de prétendus défenseurs de cette raison, le coeur est aveugle. On ne désire, on n'aime, on ne veut que ce que l'on connaît. Intelligence d'abord! Eh! qui le nie? Mais intelligence et raison peut-être sont deux." A défaut de Pascal, qui n'a pas eu le temps de nous donner sur ce point d'éclaircissement, le Père Yves nous fournit les explications les plus sûres, les plus lumineuses, les plus satisfaisantes, les plus orthodoxes, sans concession aucune au fidéisme ou à l'agnosticisme. Pour le Père Yves, comme pour nos modernes apologistes, les syllogismes n'expliquent pas tout; du temple intérieur "la raison raisonnante n'a pas les clefs"; les lumières de l'esprit sont inférieures aux lumières de l'amour, et les plus belles métaphysiques.

---

<sup>7</sup> On sait que par raison Pascal entend la raison raisonnante, et que par coeur, il entend l'âme toute entière; intelligence, volonté, coeur et sensibilité.

“ loin de refroidir la dévotion, la rendent au contraire plus ardente ”. Mais par hasard déprécierait-il trop la raison raisonnante? M. Brémond serait porté à le croire. Toutefois, s'il humilie volontiers la raison, “ c'est en lui empruntant des armes subtiles ”; s'il exalte la “ docte ignorance ”, c'est en métaphysicien. N'oublions pas d'ailleurs que “ pour le Père Yves, vivre et contempler ne sont qu'un ”. “ D'où ce constant recours aux principes, ces descriptions infinies, cette plénitude lumineuse — *Totus ipse lumen.* ” “ Toute sa doctrine, il faut le répéter, toute sa métaphysique est aussi dévotion, action, ascèse même et union mystique! Mais combien peu sont faits comme lui! Combien peu le suivront sur une voie aussi étroite et glissante! Il n'a pas à redouter pour lui-même les dangers du dillettantisme religieux et métaphysique, mais pour d'autres, pour le plus grand nombre sans doute, ces dangers ne sont-ils pas trop réels? ” M. Brémond fait remarquer que le Père Yves “ n'écrit que pour lui-même ou pour les esprits qui lui ressemblent ”; c'est pourquoi “ il oublie de prévoir et de dissiper les interprétations fâcheuses qu'on pourrait donner à ses théories ”. “ Il nous suppose tous parvenus aux sommets de noblesse et de clarté où, lui-même, il s'élève sans effort et qu'il occupe avec une sérénité parfaite. ”

M. Brémond n'entend pas rabattre quoi que ce soit des éloges qu'il lui a prodigués, il le trouve incomparable, et de tous les humanistes dévots il le juge le plus grand. “ C'est une de ces intelligences pures et rayonnantes qui ne semblent pas avoir péché en Adam. ”

Après le Père Yves de Paris, les jours de l'humanisme dévot, hélas! sont comptés. Les tendances qui avaient tant désolé l'âme tendre et infiniment aimante de François de Sales vont se développer rapidement; la théologie stimulante de l'évêque de Genève, qui affranchissait et dilatait les âmes, qui leur enseignait que, “ bien que déchue par la faute origi-

nelle, la nature humaine reste la merveille de la création, que la blessure du vieil Adam n'a pas gangrené tout notre être, que la grâce rédemptrice est toujours offerte et libéralement et à tous", — va, non pas s'éclipser, mais rester un peu dans l'ombre; Port-Royal va expliciter ces doctrines glaçantes qui paralyseront pendant deux siècles une foule d'âmes; les "maîtres de la peur" sembleront l'emporter sur les maîtres de l'amour. Mais l'étude de ce déclin de l'humanisme dévot, qui s'accompagne d'une déviation profonde du mysticisme, est réservé pour un autre volume: *La retraite des mystiques*.

Maintenant, il est temps que M. Brémond nous fasse contempler les splendeurs du mysticisme, qu'il nous décrive "cette floraison mystique qui a rendu cette période mémorable entre toutes dans les fastes de la sainteté". C'est l'objet du second volume de cette *Histoire du sentiment religieux*: *L'Invasion mystique*.<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> Chez Bloud, Paris, 1 vol. in-8, de 615 pages.

(À SUIVRE)

**BRUNO-MARIE, o. f. m.**



## “ Choses vues ”

A PROPOS DE LA GUERRE D'EUROPE

XIII

L'ASSAUT DU MONT BLOND ET DU MONT CORNILLET  
PAR LA 3<sup>e</sup> DIVISION

(Feuilles de route de l'aumônier) <sup>1</sup>

**D**E CHAMP DE BATAILLE. — Nous venons de franchir et laissons derrière nous la riche montagne de Reims, nouvelle Judith qui versa le jus de ses grappes à l'Holopherne teuton en route pour la Marne, le mûrissant ainsi pour la défaite. J'arrive dans la vallée marécageuse où coulent la Vesle et la Prosnès... En quittant les Petites Loges la route nationale longe un bois. Quelqu'un m'appelle d'une sorte de pigeonnier suspendu à un arbre. C'est un officier,

---

<sup>1</sup> Cet aumônier n'est autre que notre ami et collaborateur, M. l'abbé Desgranges. Ces lignes, écrites du front, sont datées du 17 novembre 1917. Elles ne nous sont parvenues à Montréal qu'à la fin de février. M. Desgranges nous prévient aimablement que ce récit de “ Choses vues ”, particulièrement soigné, doit paraître aussi dans le *Correspondant* de Paris. Mais, puisqu'il nous en adresse lui-même une copie, nous nous faisons un devoir de publier quand même son émouvant récit dans les pages de notre *Revue canadienne*. Notre seul regret est de nous voir dans l'obligation de le fractionner au moins en deux parties. Au moment où M. l'abbé Desgranges nous adressait cette nouvelle tranche, la *treizième*, de “ Choses vues ”, il parlait, comme aumônier toujours, pour les champs de bataille de Salonique. Si Dieu lui prête vie, nous aurons encore de lui, nous l'espérons, quelques bonnes pages, naturelles et simples, mais si vibrantes, comme il sait les faire. Ah! si la malheureuse guerre pouvait enfin se terminer! — M. l'abbé Desgranges vient précisément d'écrire (mars 1918), à un ami de Montréal au sujet de ce compte rendu d'une conférence de M. l'abbé Thellier de Poncheville, auquel nous faisons allusion dans notre dernière *Chronique des revues*, et où un nouvelliste faisait dire à notre commun

svelte comme un lieutenant, avec deux étoiles sur la manche. Je me risque sur l'échelle de poule qui mène à cet observatoire improvisé et me voici auprès du général Gassouin, un colonial qui fut notre premier ministre des transports et dont la causerie prompte et fine pénètre les hommes et les choses de lueurs rapides comme des éclairs d'épée. — A l'aide d'une bonne jumelle, nous distinguons les hautes tours de la cathédrale de Reims, qu'enveloppent des éclatements d'obus et des fumées rougeâtres d'incendie. Laisant à notre gauche, au loin, la grande cité martyre et derrière nous la montagne enchanlée, nous faisons face aux crêtes du Moronvilliers. Le général fixe ma vue sur les deux contreforts de gauche, le Mont Cornillet et le Mont Blond, double objectif dont la 34e division a reçu l'ordre de s'emparer.

Nous allons visiter ensemble le champ de bataille. On

---

ami des choses dont on s'est chez nous beaucoup ému. M. Desgranges était déjà à Salonique quand la susdite prose a paru dans son *Petit Démocrate* et il n'est pour rien dans l'affaire. — Pour ce qui est de M. de Poncheville lui-même, dont nous publierons, dans l'une de nos prochaines livraisons, un chapitre suggestif — *Le Sang de France au Canada* — de son beau livre récemment paru *La France vue d'Amérique*, dans une lettre du 11 mars dernier à M. le curé Labelle de Notre-Dame, il écrit textuellement: " J'aime à croire cependant qu'on n'aura pas pris pour l'expression de ma pensée ces historiettes saugrenues dues à la maladresse d'un rédacteur que je ne connais pas et dans les lignes duquel surtout je n'ai pas reconnu ma causerie. " — Nos deux amis, tous deux si sympathiques au Canada, ont gardé, ils peuvent en être assurés, la sympathie de leurs anciens auditeurs de Montréal. Un nouvelliste mal avisé avait transformé une boutade, d'ailleurs mal comprise, en une affirmation qui a semblé ici blessante à plusieurs. Nous avons protesté amicalement, en supposant, comme c'était le cas, que c'était surtout le journaliste qui avait fait du zèle. Un point, c'est tout. Nous n'avons jamais douté pour notre part des bons sentiments que MM. de Poncheville et Desgranges entretiennent à l'égard des Canadiens en général, et des auditeurs de Notre-Dame de Montréal, en particulier. — Il restera, de cet incident, après tout d'assez peu d'importance, que, même quand nous nous " emballons " un peu, nous n'aimons pas qu'on nous le dise avec un certain mordant. Que si, d'ailleurs, on juge, ici ou là, que nous avons la peau sensible, nous répondrons: " Eh! précisément, c'est que nous sommes toujours fils de France! " — E.-J. A.

traverse la marécageuse vallée jusqu'au village ruiné de Sept-Saulx (où Jeanne d'Arc passa la nuit en prières la veille du sacre), de vastes pentes boisées qui s'allument sans cesse de nos feux d'artillerie, un amas de décombres—tout ce qui reste du village de Prosnes, d'autres pentes nues, qui s'infléchissent en éventail crevassées de tranchées et de boyaux où sont blottis nos fantassins. De là, apparaissent les positions à conquérir, ces flancs puissamment fortifiés du Cornillet et du Mont Blond, au sommet desquels, à près de quatre kilomètres de notre première ligne, les observatoires ennemis nous narguent. “Durant cinq jours au moins, me dit le général, il faudra arracher, à coups de canons, la gigantesque cotte de maille en fils de fer barbelés, dont sont revêtues ces montagnes, niveler les tranchées, défoncer les abris-cavernes, repérer les mitrailleuses sous le mensonge de leur camouflage et les réduire à l'impuissance de même que les batteries dont les feux écraseraient nos colonnes d'assaut, après quoi, à l'heure voulue, nos fantassins escaladeront ces montagnes et bivouaqueront au sommet ! Cette entreprise audacieuse se lie à un ensemble d'assauts du même genre prévus, d'une part, entre Laon et Reims, de l'autre, à nos côtés, sur tout le massif de Moronvilliers. ”

Souvent, lorsque je visitais les lignes et que nous regardions avec les soldats le sommet altier du Cornillet, je leur demandais : “ Quand le prenez-vous ? . . . ”. Ils riaient comme d'une galéjade ! A la moindre de leurs patrouilles, ils s'étaient heurtés à de tels enchevêtrements de fils de fer, à des nappes de balles si serrées, à de si infernaux barrages d'artillerie, qu'ils se demandaient si l'on pouvait envisager une telle ascension autrement que comme une course à la mort.

PRÉPARATION. — Une attaque de grand style, comme disent les journaux, exige une densité invraisemblable de troupes. Nous aurons, tous les dix mètres, une gueule de canon

(de 75, de lourds ou de tranchée) et trois fantassins (grenadiers, bombardiers, mitrailleurs ou simples voltigeurs) par mètre courant. La division, renforcée, abandonne le secteur assez vaste qu'elle a occupé tout l'hiver et se tasse tout entière sur un rectangle mesurant deux kilomètres de front d'attaque sur quinze de profondeur. Deux bataillons tiennent les lignes. Quatre autres sont en réserve dans un bivouac. Le 59e occupe le village de Vaudemanges déjà encombré par des artilleurs de tous les calibres. Chacun des régiments a passé successivement cinq journées dans un bourg paisible pour s'y reposer et y faire une répétition générale de l'assaut. L'aumônier utilise les mêmes loisirs pour prêcher un extrait de carême et célébrer la Pâque.

Je m'installe à Vaudemanges dans un coin de grenier. Le brancardier Pujol pourvoit à mon ameublement. Il construit, pour le jeune major Louis Rey et pour moi-même, des lits composés de morceaux de bois non équarris et d'un peu de paille fraîche. Un couvercle de caisse, suspendu par des fils de fer, sert de table. Un vasistas donnerait un peu de jour. Mais, la vitre ayant été brisée, on l'a remplacée par un vieux calendrier qui arrête à la fois le vent et la lumière, tel un gendarme obtus. Pour la toilette, Pujol a découvert dans les combles un vieux plat à barbe bossué qu'il a disposé sur le plancher troué de fentes où un enfant passerait le pied. Malgré nos soins, une part de nos ablutions s'épanche dans la pièce sise au dessous et où sont établis conjointement une cuisine, un bureau de compagnie et un salon de coiffure, dont les occupants poussent de grands cris lorsque nous les arrosons. — Notre *home* devait être la chambre du petit valet ! Le reste du grenier sert d'infirmerie. Tous les malades du régiment y sont alignés, étendus sur des brancards. Une échelle relie tout ce premier étage au rez-de-chaussée. Elle est occupée par une procession de soldats qui montent à la visite, portant leur

*bobo* avec une sorte de vénération, comme un trésor qui pourrait avoir un prix incalculable à la veille de l'assaut. Devant une cantine chargée de divers effets de pansement, un major défiant écoute les toux, tâte les furoncles, palpe les enflures, fait tirer les langues, prend les températures et sonde les coeurs.

Clairons et fanfares éclatent dans le pays. Le régiment part pour l'exercice. J'en profite pour visiter les artilleurs des alentours. Il n'est pas un pli de terrain, pas un bouquet d'arbres, qui n'en dissimule un détachement. Sur les routes, les files interminables de tracteurs ressemblent à des chenilles géantes qui envelopperaient la campagne de leurs anneaux poudreux. Chaque voiture sert de bureau, de salle à manger, ou de dortoir, à cette population roulante. — Je cherche le jeune aspirant Geoffroy. Son ordonnance me dit qu'il est à la conférence et me montre dans un champ, balayé par une bise aigre et froide, un groupe compact d'officiers d'artillerie, d'aviateurs et de sapeurs du génie, chargés de la télégraphie sans fil et de la signalisation optique. Un chef d'escadron révèle les secrets de tout un code de signaux permettant aux avions, si j'ose dire, de battre exactement la mesure, pour que la musique des artilleurs accompagne harmonieusement la danse des fantassins au moment de la gigantesque escalade.

Je rentre le soir au village avec le régiment. Il a plu tout l'après-midi. Les soldats rejoignent leurs cantonnements et s'entassent, pour la soupe, dans des réduits dont la misère fait éclater leur bonne humeur, leur philosophie, leur ingénieux esprit d'adaptation. Je fais ma visite pastorale sous la pluie fine, clapotant dans la boue. J'invite mes chers soldats à la cérémonie du soir, aux messes matinales et surtout à la messe de communion pascalle qui couronnera nos exercices. Partout, je suis accueilli avec la bonne grâce souriante et spirituelle, mêlée de respectueuse bonhomie, qui caractérise le Midi montagnard.

Pendant que je poursuis de la sorte, en enfonçant dans la boue et en sautant les flaques d'eau, mes brebis égarées et fidèles, les officiers assemblés à la mairie, dans la salle des mariages, écoutent une conférence du général de Lobit sur les conditions et les chances de la prochaine attaque. Le commandant de la division n'a pas besoin de ranimer le courage de cet auditoire de jeunes héros, commandants de compagnie et chefs de section, qui ont si souvent donné la mesure de leur intrépidité et de leur endurance; mais sa parole sobre et claire définit les grandes lignes de l'opération d'ensemble, le rôle qu'on y réserve à chaque unité, fait ressortir la supériorité de nos moyens sur les ressources défensives de l'ennemi et transforme ainsi, en des âmes si heureusement disposées, l'ardeur en enthousiasme, la confiance en lumineuse sérénité.— La musique vient se ranger devant l'édifice communal. La pluie a cessé. Les derniers rayons du soleil ont réussi à traverser les nuages. Les soldats arrivent par groupes. Le général sort, les officiers l'encadrent. La musique accompagne des chœurs patriotiques que chantent les soldats. Un baryton d'opéra, mobilisé, fait entendre, d'une voix sonore et émouvante, le *rêve passé*, et, dans les derniers rayons de cette journée pluvieuse, sur cette grande foule militaire, qu'encadrent de modestes maisons de village, court comme un frisson d'enthousiasme et de fierté.

L'église ne peut contenir tous les auditeurs, debout, entassés autour de l'autel et débordant sous le porche. Je leur parle de cette vie supérieure que le Christ a ajoutée à notre vie misérable, que nous avons reçue au baptême, que nous allons recouvrer par la pénitence, que la communion rendra en nous, si nous le voulons, intense et rayonnante, et que nulle puissance humaine, nul projectile perfide ou brutal ne saurait nous enlever. Le grand souffle qui s'envola, il y a dix-neuf siècles, des lèvres divines de Jésus passe à son tour, par delà

les lacs et les montagnes de Galilée, sur ces fronts fiévreux et les ranime. Quelques prières simples récitées en commun, les chants liturgiques *O salutaris, Parce Domine, Tantum ergo*, pénètrent peu à peu ces âmes angoissées et héroïques, qui une fois de plus vont se jeter au devant de la mort, de l'incomparable dictame de la paix et de l'amour divin. — Puis, les bougies s'éteignent. Mais beaucoup de fantassins restent agenouillés. Ils arrivent un à un dans la sacristie et dans les confessionnaux où se sont établis, avec une étole sur leur capote, les aumôniers de bataillon. Quelles heures inoubliables j'aurai vécues dans l'intime tête-à-tête de ces héros simples et bons ! Parfois, la nuit s'écoulait ainsi tout entière et les premiers Nicodèmes de l'aube rencontraient les derniers Nicodèmes du soir.

Un jeune breton — une âme qui ne s'ouvre pas sans effort comme les âmes méridionales, expansives et chantantes —, ayant été absous, reste debout auprès de moi. Il veut parler. Il éclate en sanglots. Il me montre une lettre de la grand'mère qui l'a élevé, son père et sa mère étant morts aussitôt après sa naissance, et, d'un doigt tremblant, dirige mes yeux sur ces deux lignes : “ Que deviendrait, mon cher petit, ta pauvre vieille, si elle te perdait ! ” Ces mots ont chaviré son âme. “ Pour moi, dit-il, je ne m'en fais pas ; c'est pour elle que je m'en fais. ” Je l'encourage de mon mieux. Il demeure quelques minutes silencieux, immobile. Il s'apaise, et, me serrant énergiquement la main : “ Allez, conclut-il, on fera son devoir, monsieur l'aumônier. ”

L'ABSOLUTION GÉNÉRALE. — L'attaque sera sans doute pour demain. Quatre bataillons sont concentrés dans un bivouac, immense terrier, couvert d'un maigre taillis, où nos fantassins se sont creusés des trous. C'est de là qu'on gagnera les parallèles de départ. On me demande de profiter du dimanche pour célébrer des messes d'absolution générale. Nous

aimerions aussi à prier ensemble pour l'état-major du 59e qui vient d'être anéanti par un obus. L'aumônier Renaud, le médecin-chef Bertrand, MM. Alba, Combrizon, Clarac, Giroud ont été mortellement frappés et presque ensevelis sous l'abri dans lequel ils prenaient leur repas du soir. Mais comment dissimuler une aussi nombreuse réunion de fidèles? Les avions de l'ennemi, justement inquiet, survolent sans cesse le camp. On ne peut songer à une cérémonie en plein air. — Je découvre une vaste baraque en planches vermoulues qui sert d'écurie. On va l'agrandir encore en prolongeant le toit avec des bâches. Pourquoi une écurie ne servirait-elle pas de cathédrale au Dieu né dans une crèche? On enlève les chevaux. On nettoie le terrain. Des branches d'arbres dissimulent l'étendue de la toiture improvisée et décorent l'intérieur. Trois séminaristes, un novice dominicain et un instituteur public, pieux comme un ange, dressent un autel qu'ombragent un riche drapeau du Sacré-Coeur et un beau Christ. Des culots servent de vases où s'épanouissent des bouquets tricolores. Les soldats affluent. Devant l'autel, le commandant Lexelar, au noble visage calme et fier, est entouré des officiers. Le prêtre brancardier Aubin dirige les chants. L'abbé Dauviray, aumônier du 83e, célèbre la messe, accomplissant les gestes liturgiques avec une distinction et une décence qui sont une prédication. — La canonnade est continue. Nos pièces remplissent de grondements et de flammes tous les bois voisins. Des sommets du Cornillet et du Mont Blond jaillissent des panaches de fumée noire. Mais la grande voix du canon ne détourne pas les âmes de la pensée de Dieu. — Je prêche à l'issue de la messe. D'un escabeau je domine ce groupe compact de douze à quinze cent têtes fermes et graves. Après avoir rendu hommage aux morts du 59e, avant-garde des héros de la grande bataille, et raconté les veillées d'armes des anciens chevaliers, j'emprunte à l'histoire de la division et aux circonstances tragiques qu'elle traverse cette exhortation :



Chers soldats de la 34e division,

Sur ces mêmes terres de Champagne, vous remportiez, il y a deux ans, une citation à l'ordre de l'armée pour tout un ensemble d'assauts victorieux. Au cours de la formidable bataille de Verdun, non seulement vous avez tenu, mais, deux fois, vous avez conquis du terrain. — Pendant près d'une année, vous avez défendu Arras, une de nos villes martyres, sans jamais perdre une seule des ruines sacrées confiées à votre garde. — Par deux fois, vous avez tenté un sanglant effort pour dégager cette cité d'une étreinte intolérable. Par milliers vos camarades jonchèrent les pentes de Chantecler et de Roelincourt, où l'on peut dire qu'il n'est pas une motte de terre qui n'ait été imprégnée de votre sang. — Or, ces pentes, où le feu de l'ennemi vous crucifia, les Anglais viennent de les conquérir. Seraient-ils de meilleurs guerriers que vous-mêmes? Ils ne songent pas à le prétendre. Nos valeureux alliés ont triomphé hier, parce qu'ils luttent aujourd'hui avec des armes plus puissantes et contre des ennemis dont vous avez rabattu, par tant d'attaques en apparence stériles, la force offensive et l'insolence. — Il y a donc quelque chose de changé depuis un an. Le front n'est plus inviolable. — Chaque jour, vous apprenez la libération de quelqu'une de nos villes ou de quelques-uns de nos villages. L'ennemi se replie, laissant arracher peu à peu notre territoire à son joug ignominieux. — Votre tour est venu de prendre part à la poursuite victorieuse. Vous montrerez que les fils de la France ne défendent pas leur sol avec moins de courage que les fils de l'Angleterre. Par derrière ces crêtes qu'on vous donne l'ordre de franchir, des vieillards, des enfants, des mères, des épouses, meurtris par trente mois de captivité, vous tendent les bras. — Leurs yeux en larmes vous supplient. — Avec l'aide de Dieu, volez à leur secours.

Mais, avant de risquer une fois de plus votre vie dans cet assaut périlleux, je veux que vos âmes, toutes vos âmes, soient sanctifiées. Ceux qui, tout récemment, ont fait leurs Pâques se purifieront des fautes légères qui ont pu leur échapper depuis leur communion. Ceux qui, faute de temps, n'ont pu encore s'acquitter de leur devoir demanderont à Dieu de les rétablir immédiatement en état de grâce, lui promettant de se confesser et de communier à la prochaine halte. Et ceux-là même qui ne pensent pas être des nôtres élèveront leur cœur vers le Dieu qu'ils ont souvent cherché et adoré sans être sûrs de le connaître, vers le Sauveur qu'ils ont invoqué tout bas aux heures d'angoisse, et ils lui demanderont pardon de leurs fautes dans la loyauté de leur conscience.

Après avoir dit et fait reprendre par tous un acte de contrition qui enfermait un sommaire examen de conscience, j'ai donné solennellement l'absolution. — La plupart des soldats pleuraient !

Le bon commandant Dumont voulut me garder avec lui pour partager un frugal repas. — On était installé dans un pauvre réduit fait de quelques planches et de quelques rameaux. Mais l'ardeur et l'enthousiasme gonflaient les coeurs. "Pourtant, dit le capitaine Dupuy, il est probable qu'après-demain, à cette heure, la plupart de ceux qui sont assis à cette table auront disparu. Si je suis du nombre, je ne regretterai rien. La guerre m'aura fait connaître les plus hautes satisfactions morales, les plus nobles joies de ma vie." — Et le commandant, frappant sur la table, reprenait comme un refrain : " Quel magnifique plan de bataille ! Et comme tous nos soldats sont chics ! Ah ! monsieur l'aumônier, demandez bien à Dieu qu'on soit à la hauteur ! "

CRAPOUILLOTS. — L'assaut est retardé de deux jours. Mais l'artilleur de tranchée, le *crapouillot*, est déjà en pleine bataille. A l'aide de ses petits canons qui ont l'engin plus gros que le ventre, et qui se braquent audacieusement tout près des premières lignes, ils fracassent avec un bruit assourdissant les réseaux de fils de fer et les ouvrages défensifs les plus rapprochés. Sur ces vaillants se concentrent les représailles de l'artillerie ennemie. Morts et blessés sont déjà nombreux.

On m'a demandé de présider aux obsèques d'un maréchal-des-logis et d'un brigadier. Il pleut toujours. La piste qui mène au cimetière militaire de Sept-Saulx est profondément détrempée. Une boue gluante vous prend jusqu'à la cheville. Deux voitures que je précède portent les cercueils. Officiers et soldats suivent, stoïques et graves. En arrivant au champ

des morts, je fais placer les cercueils des deux côtés de la croix. Le piquet d'honneur s'aligne à droite et à gauche, et l'assistance dessine un grand demi-cercle. Après la récitation du *Libera*, sous cette pluie, dans cette boue, l'allocution ardente qui sort spontanément de mes lèvres est écoutée par tous, le cou tendu, l'oeil profond. — La dernière oraison récitée, le cercueil est descendu dans la fosse. Le capitaine s'avance et fait face aux soldats comme pour prendre la parole à son tour. Il ouvre les lèvres, fait un geste, mais, soit qu'aucune idée ne vienne à son esprit troublé, soit que l'émotion paralyse sa gorge, il ne profère pas un seul mot. Silence impressionnant ! Il essaie de nouveau, s'arrête, essaie encore, puis, constatant sans doute l'inutilité de ses efforts, il se retourne vers la fosse, porte la main à son képi, prolonge quelques instants le salut militaire, comme pour lui faire exprimer tout ce qu'il a dans le coeur, et se retire. Tous les soldats imitent son geste.

Les officiers me demandent de demeurer quelques moments avec eux. Ils sont heureux de causer avec l'aumônier, avant de remonter à leurs pièces. Un quart d'heure auparavant, je ne connaissais aucun d'eux et nous causons comme de vieux amis. Ce sont les nomades de l'armée. Ils errent de bataille en bataille. Leur arrivée présage des attaques comme la venue des hirondelles annonce le printemps. Leur départ ramène le calme. Mais là où ils s'installent de nouveau, la lutte redevient âpre et meurtrière. Ils arrivent à la nuit tombée et s'établissent dans la tranchée, en vue de l'ennemi qu'on veut débusquer. Ils sont bousculés par les voisins qu'ils dérangent et mettent en péril. Mais, insouciant de ce tumulte comme des ripostes ennemies, ils tirent sans discontinuer jusqu'à ce qu'ils aient ouvert à la victoire un passage où elle consente à s'engager. Ils ne doivent guère compter que sur eux-mêmes pour se ravitailler, réparer leur matériel, panser leurs

blessés, enterrer leurs morts. Plus que d'autres, ils connaissent l'abandon, la misère, les épuisements extrêmes et les périls tragiques, ces sublimes vagabonds de la guerre !

VEILLE DE BATAILLE. — Botté, coiffé du casque, enveloppé dans ma capote, avec les couvertures en sautoir, le baton ferré à la main, j'ai quitté mes compagnons de gîte et me suis mis en route pour le champ du carnage. Sur ma poitrine repose un sachet renfermant quelques hosties consacrées, avec une étole, un rituel, et une ampoule remplie de l'huile des malades. On me dit au revoir avec un sourire qui veut être simplement affectueux et où je lis quelque inquiétude. Que nous réservent cette nuit d'attente et cette journée de combats?... Qu'importe d'ailleurs, et le plus bel usage qu'on puisse faire pour la patrie, pour l'Eglise, pour tous ceux qu'on aime, de sa pauvre vie, ne serait-ce point de la donner d'un seul coup comme vient de le faire mon sympathique collègue, l'aumônier Renaud, de la mêler comme lui au flamboiement intense du grand holocauste dont on achève les apprêts !

Je fais une halte à la Plaine, où nos grands chefs sont réunis pour quelques heures. Le colonel Perie d'Hauterive est penché sur le compte rendu d'une patrouille qui a vérifié les brèches cette nuit. Il note quelques points où des tirs de destruction seraient encore nécessaires et signale des cheminements par lesquels ses soldats traverseront plus aisément les zones inquiétantes. Il m'accueille avec ce charme sympathique qui se dégage de sa physionomie calme et distinguée, de son sourire, du mouvement du corps qui s'associe tout entier à la main qu'il vous tend. Une âme artiste et mystique anime ce chef breton. Il faut l'entendre parler de ses abeilles, de ses fleurs, des aquarelles où il peint si joliment des champs dévastés et des ruines ! Ce soir, il est visiblement angoissé. Demain matin, il partira superbe à l'assaut, le sabre

au clair, entraînant ses troupes pour les plus périlleuses escalades, et son regard martial donnera une impression de sérénité et d'allégresse. Mais, à présent, dans la main qui serre la mienne, je sens un long frémissement de compassion et d'inquiétude, comme si, en sa chair, s'incarnaient les corps jeunes et beaux des 2 500 soldats du régiment, comme s'il tremblait pour eux et souffrait à l'avance de toutes leurs blessures.

L'abri de la division est composé d'un long couloir souterrain avec des cabines à droite et à gauche qu'éclairent des ampoules électriques. On dirait un paquebot enterré. Officiers et secrétaires sont penchés sur des cartes, rédigent des notes et transmettent des ordres au téléphone. Les mains derrière le dos, l'oeil fixé sur une carte collée au mur, le colonel Mallet, que l'âge a blanchi sans pouvoir coucher sa haute taille ni alourdir sa sobre élégance, ordonne des rectifications de tir. — Partout règne une activité calme. L'aumônier passe, s'efforçant de donner à chacun le mot qui élève, recevant au passage des aveux, des recommandations et de ces réponses simples et profondes qui révèlent en quelques mots la noblesse de toute une vie. — Le général de Lobit, accompagné de son chef d'état-major, monte à un observatoire perché dans un arbre. Le Mont Blond et le Cornillet sont dévastés de la base au sommet. Rien ne reste de leur parure verdoyante. Une poussière grise et blafarde recouvre leurs flancs déchirés. “ C'est très curieux, observe le commandant Deltel, lorsque nous prenons du fer, il nous bronze ; lorsque nous en administrons aux montagnes, il les blanchit ! ”

On va faire une répétition générale de la manoeuvre d'artillerie. Les fantassins doivent monter à l'assaut précédés de deux rideaux d'obus. A 175 mètres devant eux tomberont des percutants ; à 100 m. plus près, des obus à balles, d'un effet moins terrifiant, mais d'une portée plus précise. Cet infernal rideau montera les pentes à la même allure que l'infanterie

qui s'avancera — suivant l'ingénieuse disposition du général de Lobit — par petites colonnes de dix ou douze soldats marchant à la file indienne, se glissant plus aisément dans le méandre des ouvrages bouleversés et offrant le moins de surface aux coups de l'ennemi. La répétition d'artillerie s'effectue avec un roulement formidable. Derrière leurs créneaux, les officiers observateurs en notent les résultats. On signale la lenteur de certaines pièces ou la hâte de certaines autres. Toutes ces observations permettent une suprême mise au point. Certes, la guerre est faite de chances ! Mais c'est le devoir du commandement d'utiliser les bonnes et de réduire au *minimum* les mauvaises. Dieu sait combien de milliers de vies peuvent être sauvées par un général qui connaît à fond la technique complexe de la guerre et qui ne laisse pas dissiper son esprit, que l'espoir de nouvelles étoiles n'enfièvre pas et dont l'attention vigilante couvre jour et nuit toutes les parcelles de territoire comme toutes les troupes confiées à sa garde !

Lorsque la canonnade a cessé, nous prenons un frugal repas dans le bureau du capitaine de Préval. L'abri où déjeunait d'ordinaire l'état-major de l'infanterie a été la nuit précédente défoncé par un obus accompagné de petits obus toxiques dont les émanations empestent encore le réduit dans lequel nous sommes entassés.

Le colonel Durand lève la séance et se met en route avec moi. Nous voulons être sur le terrain avant les troupes d'infanterie qui quitteront leurs bivouacs dans quelques heures. Pistes boueuses, air mouillé... Le crépuscule est amollissant et triste. Pour le transport des bagages, des vivres, des téléphones, du matériel de signalisation et des appareils Tissot, dix ânes ont été réquisitionnés. Ces petites bêtes au pied sûr, dont le dos robuste porte des fardeaux pesants, font peu d'embarras et de volume et circulent aisément dans les boyaux.

Mais la caravane rencontre les soldats du génie qui viennent de faire les derniers travaux aux parallèles de départ. Deux ânes, n'ayant pu croiser les sapeurs dans un boyau, grimpent à travers champs et s'égarerent. Ce sont ceux qui portent les vivres, lesquels d'ailleurs ne sont point perdus pour tout le monde. Quelques coups de canon troublent par intervalle le calme trompeur de la soirée. La route de Prosnès et celle de l'Esplanade, qui la coupe à angle droit, sont encore désertes. Nous frôlons quelques cadavres de chevaux qu'un projectile vient d'éventrer. De larges flaques de sang noir tachent le sol. Auprès de leurs blessures béantes, je récite avec émotion mon rosaire pour tant d'être humains qui arroseront de leur sang ces campagnes dévastées. Par le boyau d'Auvergne, après une longue marche, nous parvenons à la tranchée serbe où la direction de l'infanterie a installé ses services dans une sorte de long couloir souterrain. L'abri est encombré et inondé. Officiers, secrétaires, agents de liaison, signaleurs improvisent des installations de fortune. Au bout de notre cave, une sorte de puits muni d'une échelle permet d'accéder à un observatoire d'où l'on embrasse le théâtre des opérations : les pentes qui dévalent, grises et nues, pour s'allonger ensuite sous des bois coupés de tranchées d'où se relèvent les flancs du Cornillet et du Mont Blond.

La présence du colonel Durand a bientôt fait régner dans ce caravansérail souterrain l'ordre, l'activité, la confiance. Chacun, auprès de lui, se sent meilleur. Sa voix fait remonter dans les âmes les sentiments les plus généreux. Voici encore un officier supérieur dont le souvenir restera à jamais dans ma mémoire comme un des types les plus accomplis du chef militaire français. Il vit depuis plus d'un an entre la tombe d'un fils de vingt ans et le lit d'une femme mourante. Une volonté d'acier lui a permis de surmonter son angoisse et sa douleur. Du matin au soir, et parfois du soir au matin,

car il se plaît à visiter la nuit ses premières lignes et ses petits postes, il est resté le plus allègre éveilleur d'énergie, et nul de ceux qui l'ont vu une fois n'oublieront son regard clair que les responsabilités (chose si rare) ne troublent pas plus que le péril, le regard qui rassure et anime, qui console et pousse à l'action, l'*Oculus simplex* dont parle l'Évangile, qui rayonne d'une âme sans détours, dont les actes et les paroles s'accordent, dans la plus loyale unité, avec la pensée et avec la foi. Je me suis fortifié en cette compagnie et je me rends de tout coeur au-devant des bataillons qui s'avancent.

Avant même qu'ils aient quitté le bivouac, un accident, qui devait se répéter plusieurs fois dans la nuit, a attristé nos soldats. Une explosion de grenades a blessé mortellement un petit Breton de vingt ans. L'infirmier-prêtre du bataillon, M. l'abbé Garas, s'est approché de cet enfant. Il lui a prodigué les soins qu'a prescrits le major. Mais tout remède est inutile. La mort vient à grands pas. Le blessé, cependant, garde toute sa connaissance. — Agenouillé à côté de lui, le bon prêtre, venu comme volontaire au 88e, prie avec lui la mère du ciel. Le blessé éprouve une grande douceur à réciter l'*Ave Maria*, que sa vieille maman de la terre lui a appris jadis sur ses genoux. Il reçoit dévotement les sacrements de pénitence et d'extrême-onction. Il offre ses membres aux onctions saintes, malgré sa faiblesse, avec une docilité empressée qui émeut les assistants. Il ne veut pas qu'on le quitte. L'ordre de rassemblement est déjà donné. Le prêtre-infirmier veut rester encore, lui tenir la tête et lui parler du pays en lui donnant à boire. Non, on ne le quittera pas le pauvre enfant ! La mort va plus vite que le bataillon. Il expire bientôt doucement. — On a même le temps de procéder à ses funérailles et de l'installer, avant de partir, dans une petite tombe creusée en toute hâte. On l'a enveloppé dans une toile de tente et on l'a couché sur quelques rameaux de verdure. Il pleut. L'abbé Garas



s'est agenouillé auprès de sa fosse. Il l'a embrassé au front, comme l'eût fait sa mère. A la lueur d'une lampe électrique, il récite les prières de l'absoute devant le major et les brancardiers. Puis, on le recouvre de terre et on décore sa tombe de deux branchages disposés en forme de croix. Ceux qui viennent de remplir ce pieux devoir rejoignent en courant la colonne.

Oh! ces nuits d'avant un assaut, cette marche sous la pluie en des boyaux inconnus, dans la détresse de la fatigue physique, avec l'émoi sans cesse renouvelé de mille drames, de mille accidents tragiques, comme tout cela aurait raison de soldats moins forts que les nôtres! Je vais à leur rencontre dans les abords de la *voie romaine*. Je distribue des cigares et de bonnes nouvelles (un coup de téléphone nous a appris que l'armée de Craonne avait fait dans la journée 11 000 prisonniers). Plusieurs reconnaissent ma voix. Je les bénis, je les absous et je leur serre affectueusement la main. — Un soldat s'approche de moi. “ Pouvez-vous, monsieur l'aumônier, me donner un instant? je veux me confesser. ” La compagnie est arrêtée à une faible distance. “ Venez ici, nous serons mieux. ” Et, par la main, il m'entraîne dans un abri creusé sous la *voie romaine*. C'est un trou noir, je ne distingue pas mon interlocuteur. — “ J'ai promis à ma fiancée de faire mes Pâques, il faut qu'au moins je me confesse avant l'assaut; je serai mieux en paix avec elle et avec Dieu. ” — “ Tu ne pratiquais pas auparavant. ” — “ Non, pas depuis ma seconde communion. ” — “ Mais est-ce seulement pour plaire à ta fiancée que tu veux accomplir cet acte religieux? ” — “ Oh! non, monsieur l'aumônier. J'ai abandonné l'Eglise il y a six ou sept ans et j'espérais me faire une philosophie qui remplacerait les explications de ma mère. Au lycée, mes professeurs m'aidèrent à résoudre l'énigme de la vie. Tout cela n'a pas tenu devant la guerre, devant cet amour qui m'a saisi,

devant la mort que j'affronterai dans quelques heures. Il me semble que le sentiment religieux est ce qu'il y a de plus beau dans l'âme de la jeune fille que j'aime. Ma fiancée et ma mère me poussent l'une et l'autre vers le même port. Mais je suis content d'y entrer, car je n'en ai point trouvé d'autre. Je recevrai le sacrement de tout coeur. " — " Tu recevras aussi l'Eucharistie. Je porte le bon Dieu avec moi durant cette nuit de bataille. " — Et le soldat fut confessé. A la lueur rouge d'un briquet d'amadou j'ai pu déposer à tâtons l'hostie sur ses lèvres. Et j'ai communiqué, moi aussi, agenouillé auprès de lui, dans cette humble grotte; car je ne pouvais espérer dire la messe dans la matinée. Nous avons prié quelques instants ensemble avec ferveur. — La compagnie allait se remettre en marche. Le soldat se releva. Je lui pris la main et je remarquai à côté du bracelet d'acier qui retenait sa plaque d'identité un bracelet en ruban. — " Que portez-vous ainsi ? " — " C'est un ruban que ma fiancée m'a envoyé. Il retenait ses cheveux la première fois que je la vis. Elle m'a dit de le porter en montant à l'assaut et de le lui renvoyer ensuite et qu'elle serait fière de le posséder. " — " Va, mon enfant, que Dieu te garde. Tu as dans le coeur sa paix et son amour. " — Il s'est éloigné, et je n'ai pas même songé à lui demander son nom.

Il tombe toujours une sorte de neige gelée mêlée à la pluie. Les boyaux sont glissants. Je m'égare plusieurs fois avant de retrouver notre abri, où je voudrais me reposer un instant. Nos canons tirent avec fureur sur les batteries ennemies.

Je ne me suis pas plus tôt glissé sur la paille où l'on m'a réservé une place que quatre obus tombent coup sur coup sur notre abri. Le dernier éclate près de l'entrée. Un soldat est tué, six autres sont blessés grièvement. Tandis que nous nous pressons auprès de ces malheureux, des obus toxiques explosent. Il nous faut mettre nos masques ou endosser les appareils Tissot. C'est un spectacle étrange que celui de ces hom-

mes masqués qui s'empresstent à la lueur de nos lanternes rouges, auprès de leur téléphone, au milieu des blessés qui agonisent. L'heure va bientôt sonner. Je songe avec angoisse que ces hommes à qui l'on va demander l'effort sublime de l'assaut, accablés de fatigue et d'angoisse, piétinent comme nous depuis des heures dans la boue et dans le sang.

(À SUIVRE)

En ce secteur de Douaumont-les-Chambrettes,  
Bois-Le-Chaume, le 19 novembre 1917,

**Jean DESGRANGES,**

aumônier-titulaire.

LES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR  
DES GOUVERNEMENTS DE QUÉBEC, MONTRÉAL  
ET TROIS-RIVIÈRES  
SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS

(SUITE)

---

NOTES BIOGRAPHIQUES

---

CLAUDE-MICHEL CHEVALIER BÉGON

Le chevalier Claude-Michel Bégon était le fils du fameux collectionneur Michel Bégon et le frère de notre intendant, Michel Bégon. Un autre de ses frères, Scipion-Jérôme Bégon, fut évêque de Toul, et sa soeur, Catherine Bégon, devint l'épouse de notre gouverneur de la Galissonnière.

Claude-Michel Bégon fut fait garde de la marine le 24 mai 1699, et enseigne de vaisseau le 1er janvier 1703. Le 18 juin 1712, il obtenait une expectative de compagnie du Canada. Il passa ici la même année. Capitaine le 30 mai 1713, il fut fait lieutenant de vaisseau le 12 mars 1714.

Le 28 juin 1718, le roi créait M. Bégon chevalier de Saint-Louis.

En 1722, le gouverneur de Vaudreuil disait de M. Bégon :  
" Il est très bon officier ; les blessures qu'il a sur son corps en sont des marques. Il est de bonnes moeurs et d'une conduite fort réglée. " <sup>1</sup>

Le 23 avril 1726, M. Bégon était nommé major de Québec.  
En 1727, le gouverneur de Beauharnois donnait une

---

<sup>1</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 120.

mission de confiance à M. Bégon. Les Anglais avaient élevé à Chouaguen, sur territoire français, un fort, où ils avaient mis garnison et où les commerçants anglais traitaient avec les Sauvages. Le chevalier Bégon fut chargé d'aller sommer le commandant de ce fort d'avoir à se retirer en territoire anglais avec sa garnison, ses armes, ses munitions, etc., en moins de quinze jours. Il devait aussi démolir le fort qu'il avait élevé.

M. Bégon partit de Montréal vers le milieu de juillet 1727 avec une petite escorte. C'est le 1er août 1727 qu'il remit sa sommation au capitaine Baneker, commandant du fort. Celui-ci reçut le chevalier Bégon très gentiment. Il commença par prétendre que son fort était en territoire anglais, puis il baissa un peu de ses prétentions en disant que tout ce territoire était la propriété des Iroquois qui avaient donné permission aux Anglais de s'y établir. Finalement, il demanda quelques jours de délai afin de transmettre à ses supérieurs la sommation que M. Bégon venait de lui remettre. <sup>2</sup>

A la mort de M. d'Esgly, lieutenant de roi aux Trois-Rivières, en 1730, M. de Beauharnois suggéra deux officiers pour le remplacer, M. de Saint-Ours Deschaillons ou le chevalier Bégon. Il disait de ce dernier :

“ Cet officier a très bien servi dans la marine. Il est depuis 18 ans dans la colonie et a plusieurs blessures considérables. Il convient de lui donner cette place. ” <sup>3</sup>

Le roi se rendit à sa suggestion et M. Bégon fut nommé le 6 février 1731. Le roi lui donna en même temps une pension de 800 livres en récompense de ses services et de ses blessures.

---

<sup>2</sup> Le protêt de M. Bégon, son procès-verbal de remise au capitaine Baneker, les discours des chefs iroquois à M. Bégon à son passage à Oswego ont été publiés dans l'ouvrage de M. O'Callaghan, *Documents relative to the Colonial History of the State of New York*, vol. IX, pp. 973, 974, 975.

<sup>3</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 52.

Le 1er avril 1733, M. Bégon remplaçait M. de La Corne comme lieutenant de roi à Montréal. Dix ans plus tard, le 1er mai 1743, il était promu gouverneur des Trois-Rivières.

Lors de la retraite de M. de Beaucour, gouverneur de Montréal, en février 1748, il fut question de M. Bégon pour le remplacer.

M. Bégon décéda, deux mois plus tard, à Montréal, le 1er mai 1748.

### RAYMOND-BLAISE DES BERGÈRES

Raymond-Blaise des Bergères, originaire de la paroisse Saint-Pierre, ville d'Orléans, était fils de Jean des Bergères et de Marie Boucher.

Il servit d'abord, pendant sept ans, dans la seconde compagnie des Mousquetaires du Roi.

Le 5 mars 1685, il était fait capitaine dans les troupes servant au Canada. Il arriva à Québec en même temps que le gouverneur de Denonville le 29 juillet 1685.

En 1687, M. des Bergères faisait partie de l'expédition de M. de Denonville contre les Iroquois.

Après avoir brûlé les villages iroquois et avoir tué un grand nombre de ces barbares, M. de Denonville se décida à revenir au pays. Mais il s'arrêta avant à Niagara avec toute son armée pour y établir le fort de ce nom.

Le dernier jour de juillet 1687, le fort était entièrement terminé. M. de Denonville y laissa une garnison de cent soldats d'élite, avec six officiers. Le chevalier de Troye devait avoir le commandant du fort et M. des Bergères celui de la garnison sous ses ordres.

Malheureusement, à cause des vivres à moitié gâtés qu'on avait laissés à Niagara, le scorbut et d'autres maladies se déclarèrent dans la garnison. Presque tous les soldats

moururent. <sup>1</sup> Le commandant lui-même, M. de Troye, fut emporté par le fléau le 8 mai 1688.

C'est M. des Bergères qui remplaça le chevalier de Troye dans le commandement du fort Niagara.

Au mois de juin 1688, des délégués iroquois vinrent à Montréal pour s'entendre avec le marquis de Denonville sur les conditions de paix. Celui-ci eut la faiblesse de consentir à leur demande de raser le fort Niagara.

Un peu avant le milieu de septembre 1688, un ordre arrivait à M. des Bergères de brûler le fort Niagara, et de ramener les effets au fort Frontenac et la garnison à Montréal. M. des Bergères agit avec tant de célérité que tout se fit en quatre jours. <sup>2</sup>

Quelques mois après son retour à Montréal, M. des Bergères fut envoyé pour commander au fort de Chambly.

Un *Mémoire sur le Canada* qu'on attribue à l'ingénieur Gédéon de Catalogne nous fait connaître les exploits d'un jeune chien qui appartenait à M. des Bergères.

“Vers 1688, dit-il, monsieur des Bergères ramena un jeune chien de Niagara, fils d'un autre qui s'appelait Vingt-Sols, qui souvent avait servi de sentinelle au dit poste. Ce jeune chien fut amené à Chambly où monsieur des Bergères fut commandant, et comme les avenues de ce dernier poste étaient souvent occupées par les Iroquois, il était difficile de donner et recevoir des nouvelles de Montréal. On s'aperçut

---

<sup>1</sup> Le baron de La Hontan, qui faisait partie de l'expédition du marquis de Denonville, évalue l'effectif de la garnison à cent-vingt soldats. Il ajoute que, de toute la garnison, il ne resta que douze soldats avec M. des Bergères, leur officier. *Voyages du baron de Lahontan dans l'Amérique Septentrionale*, édition de 1741, tome I, pp. 133 et 133.

<sup>2</sup> L'état dans lequel a été laissé le fort de Niagara en 1688, rédigé par le chevalier de Lamotte le 15 septembre 1688, se trouve aux archives du Canada, à Ottawa, vol. . . . . de la *Correspondance générale*. Cet état a été reproduit par M. E.-B. O'Callaghan, dans son ouvrage *Documents relative to the Colonial History of the State of New York*, vol. IX, p. 386.

que le jeune chien lorsqu'il fut assez grand avait fait quelques voyages à la Prairie de La Madeleine où il y avait garnison, où il fit à la suite d'une chienne chaude (?).

“ Il fut reconnu par les soldats, qui en avertirent le commandant. Craignant que quelques Français avec qui il aurait pu venir n'eussent été pris par les Iroquois, on écrivit une lettre qu'on attacha au col du chien. Après lui avoir donné à manger, on le fustigea et on le mit hors du fort en le menaçant si bien qu'il s'en fut à Chambly où le trajet est de quatre lieues, et il se rendit au fort, la lettre au col, que l'on lui ôta.

“ Après en avoir fait la lecture, ils pensèrent à le renvoyer lui mettant la réponse de la lettre au col, et on le fustigea comme on avait fait à Laprairie où il fut rendre la réponse.

“ Par cette manière, il fut établi postillon d'un poste à l'autre; ce que le commandant représenta à monsieur l'intendant, lui demandant une ration pour lui, ce qui lui fut accordé et fut incorporé sur les rôles des soldats sous le nom de monsieur de Niagara. On trouva même le moyen de le faire vivre plusieurs années après sa mort. Lorsque la revue se faisait, il était en course ou en chasse. ”<sup>2</sup>

Au mois de juillet 1689, M. des Bergères et François Lefebvre, sieur Duplessis, capitaine d'une compagnie des troupes du détachement de la marine, eurent une altercation qui se termina par un duel. M. des Bergères reçut un coup d'épée assez grave puisque M. Sarrazin, chirurgien-major des troupes, fut obligé de lui donner ses soins. MM. des Bergères et Lefebvre Duplessis furent arrêtés et emprisonnés. Les lois étaient alors très sévères pour les duellistes. Après une longue enquête, l'affaire vint, le 16 novembre 1689, devant le Conseil Souverain à Québec. Celui-ci rendit, le même jour, le jugement suivant :

<sup>2</sup> *Collection de manuscrits*, vol. I, p. 606.



“ Tout considéré, le Conseil a renvoyé et renvoie les dits Duplessis et des Bergères absous de l'accusation formée contre eux pour le duel, ordonne qu'ils auront provision de leur personne, et leurs écroues déchargés, condamne le dit Duplessis en la somme de six cents livres d'intérêts civils envers le dit des Bergères, et chacun d'eux en trois livres d'amende, et à aumôner aussi chacun dix livres, moitié à l'Hôtel-Dieu, et moitié au Bureau des Pauvres, et en outre le dit Duplessis en tous les dépens. ”<sup>4</sup>

En 1690, la flotte de Phipps remontait le Saint-Laurent jusqu'à Québec. On sait quelle réception M. de Frontenac fit au présomptueux amiral. Il n'appert pas que M. des Bergères ait pris part à la défense de Québec pendant ces jours glorieux pour la vaillance canadienne. Il est probable qu'il resta à Chambly pour mettre son fort en état de défense contre une invasion possible des troupes de la Nouvelle-Angleterre.

Le 12 octobre 1691, l'intendant Champigny se plaignait au ministre de M. des Bergères. Il lui écrivait :

“ Il y a depuis quinze mois dans le fort de Chambly pour commandant le sieur des Bergères, capitaine, à qui le trésorier est en avance de plus de neuf cents livres et d'ailleurs il y consomme une quantité considérable de vivres, munitions et ustensiles de magasin, ayant avec lui sa famille. J'en ai parlé plusieurs fois à M. de Frontenac pour y remédier en le réduisant à ses appointements, ou en y mettant un autre officier, mais il a fait tout le contraire de ce que je lui ai représenté, en sorte qu'il lui a fait encore avancer depuis peu cinq à six cents livres, ce qui embarrasse beaucoup le commis de M. de Lubert ne sachant où prendre ses avances. Je vous prie, Monseigneur, de me faire savoir votre intention sur cela. ”<sup>5</sup>

<sup>4</sup> *Jugements et délibérations du Conseil Souverain de la Nouvelle-France*, vol. III, p. 364.

<sup>5</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. II.

Le ministre, sur réception de la lettre de l'intendant Champigny, ayant reproché à M. de Frontenac les trop fortes dépenses de M. des Bergères à Chambly, le gouverneur lui répondit ainsi, le 5 septembre 1692 :

“ Si l'on a tenu compte au sieur des Bergères de quelques vivres qu'il avait consommés et d'autres avances qu'il avait faites ce n'a été qu'après avoir bien vérifié qu'elles étaient effectives et employées pour de différents partis de Sauvages et de Français qui en allant et revenant de la guerre, passent toujours par son poste, et auxquels on ne peut pas se dispenser, pour le bien du service, de donner quelque chose, ce qui serait fort onéreux pour celui qui y commande s'il fallait que cela tombât sur ses coffres. M. l'intendant qui a examiné la chose de plus près, vous en rendra encore un meilleur compte. Mais ce que je vous puis dire, pour ne point trahir la vérité, est qu'il n'y a point ici de commandant dans aucun fort, qui y tienne les choses en si bon état qu'il fait, qui soit plus vigilant et sur qui on doive plus s'assurer. Je ne m'attendais pas, dans le voyage que j'y ai fait cet été, d'y trouver toutes choses en aussi bon ordre qu'elles y sont; son poste est le plus jaloux et le plus exposé de tous. C'est une clef du pays et les ennemis sont presque tous les jours au pied de ses palissades, de sorte qu'il faut être aussi alerte que je sais qu'il est pour diminuer les inquiétudes que j'en aurais, si un autre moins soigneux que lui était à sa place. ”<sup>6</sup>

Le gouverneur de Frontenac, qui connaissait la valeur et les aptitudes de M. des Bergères parce qu'il l'avait vu à l'oeuvre, avait pris sur lui de lui accorder une gratification de 500 livres, en considération des services qu'il avait rendus dans le poste de Chambly. La chose était peut-être irrégulière, le roi se réservant le privilège d'accorder des gratifications.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, vol. 12.

Le 21 septembre 1692, l'intendant Champigny écrivait au ministre :

“ Le sieur des Bergères, commandant à Chambly, s'est acquitté d'une partie des avances, qu'il avait prises par le moyen de la gratification de 500 livres que M. le comte de Frontenac a jugé à propos de lui accorder, en considération des services qu'il avait rendus dans le poste. J'espère qu'il sera bientôt quitte du reste, me paraissant qu'il prend quel que soin de se ménager dans ses dépenses. ” <sup>7</sup>

Le 4 novembre 1693, M. de Champigny revenait encore sur la gratification accordée par le gouverneur de Frontenac à M. des Bergères. Il écrivait au ministre :

“ La gratification de cinq cents livres au sieur des Bergères n'a été faite que parce que M. de Frontenac l'a souhaité, après y avoir de ma part longtemps résisté. Il est vrai qu'il a bien servi au fort de Chambly, mais je sais qu'il ne convient pas à un intendant de faire des gratifications sans l'ordre de Sa Majesté et c'est un des articles que je marque dans le mémoire que je vous envoie pour le retranchement des dépenses. ” <sup>8</sup>

Pendant cette même année 1693, M. des Bergères s'occupait de refaire à neuf le fort de Chambly. Au printemps, il avait conduit vingt hommes de sa garnison à deux lieues de Chambly pour embarrasser les portages de la rivière Richelieu, entre l'île Sainte-Thérèse et Saint-Jean ou Mille-Roches.

M. de Frontenac écrivait au ministre à la fin de 1693 que le fort de Chambly était dans l'état de la meilleure défense qu'on puisse attendre d'un fort de pieux.

En 1694, M. des Bergères était encore commandant au fort de Chambly.

---

<sup>7</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 12.

<sup>8</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 12.

Pareillement, en 1695, on voit que M. des Bergères a la charge du même fort de Chambly.

En 1696, M. de Frontenac faisait son expédition contre les Iroquois. M. des Bergères rendit des services signalés au cours de cette campagne. M. de Frontenac ayant décidé d'établir un fort sur la rive orientale du lac Ontario, pour garder les provisions nécessaires à l'armée, les troupes y mirent tant d'ardeur qu'il fut élevé en deux jours.

Le Père de Charlevoix nous apprend que la garde de ce fort fut confiée au marquis de Crisafy et à M. des Bergères, tous deux capitaines, auxquels on donna cent cinquante hommes choisis.<sup>9</sup>

De 1696 à 1700, il est peu question de M. des Bergères.

En 1700, le roi accordait un congé de neuf mois à M. des Bergères afin de passer en France.

Le 18 octobre 1700, MM. de Callières et Champigny écrivaient au ministre :

“ Le sieur des Bergères a pris la résolution de ne point profiter cette année du congé que Sa Majesté lui a accordé pour passer en France. ”<sup>10</sup>

Incidemment, par une lettre de MM. de Callières et de Champigny au ministre du 6 novembre 1701, nous apprenons que M. des Bergères était à cette date commandant au fort Frontenac.

En 1703, M. de Crisafy, gouverneur des Trois-Rivières, sollicitait le gouverneur et l'intendant de la Nouvelle-France de créer une lieutenance de roi à Trois-Rivières pour un officier qui pût le soulager dans les fonctions du gouvernement.

Le 15 novembre 1703, MM. de Vaudreuil et Beauharnois écrivaient au ministre à ce sujet :

---

<sup>9</sup> *Histoire de la Nouvelle-France*, vol. 11, p. 170.

<sup>10</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 18.

“ Le sieur de Crisafy nous a sollicité, Monseigneur, de vous proposer de créer une lieutenance de roi aux Trois-Rivières pour un officier qui pût le soulager dans les fonctions du gouvernement que Sa Majesté lui a fait grâce de lui donner et il vous a nommé les sieurs Duplessis-Fabert et des Bergères. Ce dernier est nécessaire pour le service du Roi au fort Frontenac où il commande et il y a ici de vieux capitaines qui se trouveraient heureux d'avoir un tel poste. Nous vous proposerions, Monseigneur, les sieurs de Muy et de la Chassaigne, s'ils ne méritaient pas quelque chose de plus. Ce dernier a l'honneur de vous représenter ses services par sa lettre ci-jointe et, comme ceux du sieur de Muy vous sont connus, nous prenons la liberté de vous proposer d'ériger en sa faveur le poste de Chambly en gouvernement, sous les ordres du gouverneur de Montréal. ” <sup>11</sup>

Combien de temps M. des Bergères garda-t-il le commandement du fort Frontenac ?

M. de Catalogne écrivait en 1705 :

“ Remarquer que Monsieur Lamotte-Cadillac, qui s'était brouillé avec Monsieur de Vaudreuil, passant par Catarracouy, où commandait Monsieur de la Corne, y fut reçu avec le salut du canon, ce qui étant venu à la connaissance de Monsieur de Vaudreuil, il y envoya Monsieur de Tonty pour y relever Monsieur de la Corne. ” <sup>12</sup>

Ce passage indique que M. des Bergères n'était plus au fort Frontenac en 1705.

Gédéon de Catalogne nous apprend, dans son *Mémoire sur le Canada*, qu'en 1707, M. des Bergères remplaça M. d'Ailleboust de Périgny au commandement du fort de Chambly.

On avait eu vent que les Anglais s'avançaient sur Mont-

---

<sup>11</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 21.

<sup>12</sup> *Collection de manuscrits*, vol. 1, p. 614.

réal par le lac Champlain. M. de Longueuil, qui administrait cette partie du pays, reçut ordre de faire évacuer le fort de Chambly après en avoir tiré tous les effets. L'ingénieur de Catalogne qui avait fortifié le fort Chambly assura M. de Longueuil qu'on pouvait le défendre avec cent hommes. M. de Longueuil gagna les autorités de la colonie à l'opinion de M. de Catalogne et on décida de conserver le fort. C'est dans ces circonstances que M. des Bergères remplaça M. de Périgny au commandement.<sup>13</sup>

M. Godefroy de Linctôt, major des Trois-Rivières, étant décédé le 18 mai 1709, M. des Bergères demanda cette charge.

Le 15 septembre 1709, l'intendant Raudot écrivait la lettre suivante au ministre en faveur de M. des Bergères :

“ Je me sers du retour d'un bastiment de Plaisance qui nous a amené icy le Gouverneur et une partie de la garnison de Saint-Jean, pour avoir l'honneur de vous mander par avance la perte que nous avons faite de quelques personnes mortes icy depuis le départ du dernier vaisseau. Nous en avons perdu au mois de may dernier trois qu'on peut dire estre de considération pour ce pays, le sieur marquis de Crisafy, le sieur de Lotbinière et le sieur Linctot. . .

“ La majorité des Trois-Rivières qui vacque par la mort du sieur de Linctôt est un très petit employ, tant à cause de l'endroit où on l'exerce, que parce qu'il n'y a que neuf cent livres d'appointemens. Néanmoins le sieur des Bergères, capitaine dans ce pays, et des plus anciens, vous le demande, c'est un bon officier quoiqu'un peu dérangé dans ses affaires, que tout le monde croît, par son activité, estre capable de cet employ.

“ La dame de Linctot, par la mort de son mary, se trouve encore chargée de quatre enfants, il ne luy reste pour tous

<sup>13</sup> *Collection de manuscrits*, vol. 1, p. 619.

biens qu'une terre qui luy rapporte très peu de revenu. Elle espère, Monseigneur, que vous luy accorderez la même grâce que vous faites ordinairement aux veuves des officiers de cette qualité, en obtenant pour elle de Sa Majesté une pension. Elle passe, à ce qu'elle dit cette année en France, dans l'espérance de tirer quelque secours dans ses besoins d'un frère qu'elle a à Paris qui pourroit bien luy en donner, c'est un médecin qui se nomme Belestre qui est garçon, qui a du bien, mais qui est fort avare. ”<sup>14</sup>

Le 5 mai 1710, le Roi accordait la majorité des Trois-Rivières à M. des Bergères, à la place de M. de Lanctôt, décédé.<sup>15</sup>

### JACQUES BIZARD

Jacques Bizard était né à Neuchâtel, en Suisse, en 1642, du mariage de David Bizard et de Guillemette Robert. Son père était ministre de la religion réformée dans cette ville.

Bizard entra en qualité d'officier dans le régiment de Maron (Meuron).

Dans la campagne de Candie, le comte de Frontenac le prit comme son aide-de-camp et eut le bonheur de le convertir au catholicisme.

Après la campagne de Candie, probablement par l'influence de M. de Frontenac, Bizard obtint une enseigne dans une des compagnies franches que le roi de France leva en Suisse.

Lorsque M. de Frontenac vint prendre possession du gouvernement de la Nouvelle-France en 1672, il amena avec lui Bizard en qualité de lieutenant de ses gardes.

Dans l'automne de 1673, M. Perrot, gouverneur de Mont-

---

<sup>14</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 30.

<sup>15</sup> Edouard Richard, *Supplément du rapport du Dr Brymner sur les archives canadiennes*, 1899, p. 422.

réal, ayant maltraité un officier de justice qui voulait arrêter deux coureurs de bois chez M. de Carion, le gouverneur de Frontenac, pour faire un exemple, dépêcha à Montréal trois de ses gardes, avec leur lieutenant, M. Bizard, pour arrêter M. de Carion et le conduire à Québec. Bizard arrêta, en effet, le sieur de Carion, puis se retira chez M. Jacques LeBer, en attendant son départ pour Québec. Informé de l'arrestation de Carion, M. Perrot se rendit chez M. LeBer, avec trois ou quatre soldats et un sergent. Là, transporté de colère, il dit à M. Bizard : — Qui vous a rendu si hardi que de venir arrêter ainsi, sans ma permission, un officier de mon gouvernement? Bizard lui présenta alors une lettre de M. de Frontenac à son adresse. Perrot la lui jeta au visage, en disant : — Rapportez-la à votre maître et avertissez-le de vous mieux apprendre une autre fois votre métier. En attendant, je vous fais prisonnier et vous laisse une sentinelle pour vous empêcher de sortir. Bizard lui répondit qu'il n'avait de compte à rendre qu'à son maître. Perrot le fit ensuite conduire en prison. Le lendemain, revenu à ses sens, il le remit en liberté, mais, par contre, fit arrêter M. LeBer qui avait reçu Bizard chez lui.

Bizard prit sa revanche quelques semaines plus tard. Perrot ayant été attiré à Québec sous un prétexte quelconque, par les ordres de M. de Frontenac, Bizard l'arrêta à son tour et le fit enfermer au château Saint-Louis. Il ne sortit de là que pour être conduit en France où il fut enfermé à la Bastille.<sup>1</sup>

En 1674, M. de Frontenac proposait au ministre de remplacer le major de Montréal, vieux et malade, par le sieur de Lanouguère (Lanaudière) ou par M. Bizard.

---

<sup>1</sup> M. l'abbé Faillon (*Histoire de la Colonie française au Canada*, vol. III, pp. 475 et seq.), et Parkman (*Frontenac and New France*, pp. 30 et seq.) racontent cet incident avec force détails.



Le 14 novembre 1671, il écrivait au ministre :

“ Je vous ai déjà mandé que le major qui est à Montréal est si vieux qu'il est hors d'état de pouvoir servir et il se trouve même si mal d'une chute qu'il a faite, que je ne crois pas qu'il passe l'hiver. Si vous aviez agréable d'en gratifier le sieur Lanouguère (Lanaudière) lorsque vous le retirerez du commandement de Montréal et que les affaires de M. Perrot seront terminées, personne ne s'en acquitterait mieux que lui; sinon, je vous proposerai le lieutenant de mes gardes qui a une inclination de se marier et de s'habituer en ce pays. Il est fils du ministre de Neufchâtel et je le convertis en Candis, où il servit auprès de moi comme aide-de-camp avec beaucoup de valeur et d'expérience. Je l'avais trouvé dans le régiment de Maron (Meuron?) et le pris parce qu'il était fort entendu aux mines. Depuis il a eu une enseigne dans une des compagnies franches que le Roi leva en Suisse, il y a quatre ou cinq ans et ne l'a quittée que pour me suivre au Canada. ”<sup>2</sup>

Le ministre, estimant qu'on devait au moins attendre la mort du major de Montréal, qui était un brave soldat, avant de pourvoir à son remplacement, refusa de se rendre à la demande de M. de Frontenac.

M. Zacharie Dupuis, major de Montréal, mourut un peu moins de deux ans plus tard, le 1er juillet 1676. M. de Frontenac renouvela alors sa demande pour son protégé et, le 1er mai 1677, le roi accordait à M. Bizard la charge de major de Montréal.

Le 25 octobre 1678, le gouverneur de Frontenac et l'intendant Duchesneau donnaient à M. Bizard, à titre de fief et seigneurie avec haute, moyenne et basse justice, l'île Bonaventure, située entre l'île de Montréal et l'île Jésus.

L'île Bonaventure prit dès lors le nom d'île Major ou du Major puis celui de Bizard qu'elle a gardé.

---

<sup>2</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 4.

M. Bizard ne fit aucun défrichement ni n'établit aucun censitaire dans sa seigneurie. On voit, par l'aveu et dénombrement de 1723, qu'il n'y avait pas encore un seul habitant sur l'île Bizard. Evidemment, ni M. Bizard ni ses héritiers ne s'occupèrent de coloniser le beau domaine qu'ils devaient à M. de Frontenac.

M. de Frontenac, on le sait, était fidèle à ses amis. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour eux auprès du ministre.

En 1679, il obtint une gratification pour son ami Bizard. Le 6 novembre 1679, M. de Frontenac en remerciait le ministre par la note suivante :

“ La gratification Monseigneur que vous avez eu la bonté de procurer au Sr Bizard, Major de Montréal, m'oblige à vous en faire de très humbles remerciemens, et à vous représenter qu'il luy seroit très difficile de subsister si vous n'avez agréable de la luy faire continuer, et de la joindre sur l'estat des dépenses ordinaires à ses appointemens de 400 l. qui ne luy sont payez que monoie de ce pays et ne font par conséquent que cent escus de France. ”<sup>3</sup>

Le 10 novembre 1679, l'intendant Duchesneau accusait, dans un mémoire au ministre, le sieur Bizard de protéger ceux qui faisaient la traite avec les Sauvages dans les bois :

“ Le sieur Bizard, major de Montréal, auquel même le Roi a accordé une gratification de 300 livres cette année et qui depuis un an seulement n'est plus le domestique de Monsieur le Gouverneur bien loin de punir les désobéissans au Roi et de tenir la main à l'exécution de ses ordres, donne lui-même l'exemple de les violer et envoie dans les bois. ”<sup>4</sup>

Le 2 novembre 1681, M. de Frontenac sollicitait de nouveau en faveur de M. Bizard :

<sup>3</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 5.

<sup>4</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 5.

“ Je prends la liberté de lui adresser un placet que six officiers subalternes qu'elle avait ici dans les troupes m'ont prié de lui présenter et qui se trouvent oubliés dans les gratifications qu'elle a eu la bonté d'accorder aux autres. Le sieur Bizard, major de Montréal, n'a pas joui cette année de celle de trois cents livres que Votre Majesté avait bien voulu lui continuer parce qu'elle ne s'est pas trouvée sur l'état joint aux appointements de sa charge de major comme je l'en avais très humblement supplié et que je l'en supplie encore. ”<sup>5</sup>

Le 10 octobre 1682, quelques jours après son arrivée au pays, le gouverneur de la Barre convoquait au collège des Jésuites, à Québec, les principaux personnages de la colonie afin d'avoir leur opinion sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Iroquois.

M. Bizard prit part aux délibérations de ce conseil d'un nouveau genre. Nous voyons son nom avec ceux de Mgr de Laval, de l'intendant de Meuffles, des Pères Beschefer, Dablon et Fremin et de MM. de Varennes, d'Ailleboust, de la Durantaye, Duluth, Saurel, Berthier, etc., etc.<sup>6</sup>

En 1683, M. Perrot, gouverneur de Montréal, revenu à son poste, ayant mandé à M. Bizard de se rendre auprès de lui afin de recevoir ses ordres, celui-ci refusa de lui obéir. Ces deux hommes ne s'aimaient pas. M. Perrot, on se le rappelle, avait fait arrêter M. Bizard à Montréal en 1673, et celui-ci lui avait rendu la pareille à Québec un peu plus tard. Perrot se plaignit vivement de cette désobéissance à M. de la Barre, gouverneur-général.

M. de la Barre, dans sa lettre à M. de Seignelay du 4 novembre 1683, n'est guère tendre pour M. Bizard. Il avait peut-être raison.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *The Jesuit relations and allied documents*, vol. LXII, p. 156.

“ Je viens, écrivait-il, de recevoir un procès-verbal de M. Perrot, gouverneur de Montréal, en conformité du zèle qu’il a pour le service du Roy, sur l’avis qu’il avoit reçu que le capne de la prairie de la Magdne desbauché par un de ces scelerats qui avoits esté arrêté prisonnier l’année derniere pour desertion chez les Flamans ou Anglois d’Orange que Mrs de Montréal firent sauver de prison, estoit party avec toute sa famille composée de sa femme et six enfants pour s’y retirer, sur quoy ayant appellé son major Bizard pour lui donner ordre avec un sergent et quelques soldats de la garnison d’aller après, le dit Bizard auroit, prévenu de l’Esprit de désobéissance qui règne en ce lieu, refusé de la luy rendre ainsi que vous verrez par le dit verbal.

“ Cette action est d’une si grande conséquence en l’état où est ce pays, que s’il ne plaît au Roy en faire justice il ne faut plus espérer de faire exécuter ses intentions. Ce Bizard est un suisse plongé dans le vin et l’ivrognerie, inutile à tous services par la pesanteur de son corps. S’il plaisoit au Roy, en mettre un autre à sa place comme je le croy nécessaire, je proposerois à Sa Majesté le Sr de Longueil, jeune homme de 27 ans qui ayant esté élevé près de M. le Mal d’humieres et ensuite fait lieutenant d’infanterie sçait le mestier et est en état de bien servir, et est fils de M. Le Moyne dont je vous ay escrit cy-devant. ” <sup>7</sup>

Nous ignorons quelle réponse le ministre fit au réquisitoire de M. de la Barre. A tout événement, il ne fut guère influencé par les doléances du gouverneur puisque Bizard garda sa charge.

Le 30 mai 1686, le roi accordait à M. Bizard une commission pour commander dans la ville et gouvernement de Montréal en l’absence du gouverneur particulier. <sup>8</sup> Cette commis-

<sup>7</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 6.

<sup>8</sup> Richard, *Supplément du rapport sur les archives canadiennes*, pour 1899, p. 264.

sion reçue par le marquis de Denonville, qui avait succédé à M. de Frontenac au gouvernement de la Nouvelle-France, ne fut pas remise à M. Bizard. M. de Denonville, tout comme M. de la Barre, n'aimait pas Bizard.

Jusqu'ici M. Bizard avait conservé sa qualité de sujet suisse. Afin d'aider à son avancement, il se décida, en 1686, à demander des lettres de naturalité.

En mars 1687, le Roi de France lui accordait ces lettres de naturalité.

M. de Frontenac, nommé une seconde fois gouverneur de la Nouvelle-France, en 1689, s'occupa aussitôt des intérêts de son protégé, qui avaient été pas mal négligés sous l'administration de M. de Denonville.

Le 12 novembre 1690, il écrivait à M. de Seignelay :

“ L'année avant que je partisse de ce pays, je vous demandai une commission en faveur du sieur Bizard, major de la ville de Montréal, pour y commander en l'absence du gouverneur, et quand je fus arrivé en France, je vous renouvelai mes instances, et vous eûtes la bonté de me l'accorder et de l'envoyer à M. le marquis de Denonville, qui ne la lui a point délivrée pour des raisons que je ne sais pas, et peut-être parce que c'était moi qui lui avais procuré cette grâce auprès de vous, de sorte que depuis ce temps-là il a été privé de cet avantage comme il le sera toujours, jusqu'à ce qu'il vous plaise me faire envoyer une seconde expédition de sa commission, comme je vous en supplie très humblement. ”<sup>9</sup>

La victoire signalée que venait de remporter M. de Frontenac sur les Anglais lui donnait beaucoup de pouvoir auprès du ministre et il lui fit envoyer la commission demandée en faveur de M. Bizard.

L'intendant Champigny accusait réception comme suit, le 12 octobre 1691, de la commission de M. Bizard :

---

<sup>9</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 11.

“ Nous avons reçu aussi avec les lettres que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire les commissions des officiers pourvus par M. de Denonville et M. de Frontenac, et la commission du Sieur Bizard, major de Montréal, pour commander dans cette place en l'absence du gouverneur. M. de Denonville avait reçu la même commission pour cet officier. Mais l'en ayant reconnu indigne, étant fort sujet au vin et à se gâter, il la renvoya à la Cour. Il y aurait plus de raison présentement que par le passé d'en user de cette manière. Il n'y a pas un de nos officiers qui n'ait eu du chagrin de ce commandement et en effet il n'a pas assez de capacité pour le faire quand même il n'aurait pas le défaut de trop boire. ”<sup>10</sup>

Le ministre écrivait à M. de Frontenac en avril 1692 :

“ Ayant rendu un compte exact au Roy de tout ce qui s'est passé en Canada pendant l'année dernière, je suis bien aise d'avoir à vous dire, avant toutes choses, que Sa Majesté est fort satisfaite de vos services et de tout ce que vous avez fait pour la conservation de la Colonie, et qu'Elle n'en espère pas moins de succès pendant cette année, en attendant le secours d'hommes qu'elle a résolu de vous envoyer au printemps de l'année prochaine suivant les assurances de Sa Majesté a bien voulu vous en donner elle mesme.

“ On a donné avis au Roy que le Sr Bizard, major de Montréal, est un mauvais sujet, et indigne du commandement de cette place, qui luy a esté accordé en l'absence du gouverneur ; je vous prie d'examiner sa conduite et sa capacité afin d'y pourvoir comme vous estimerez à propos. ”<sup>11</sup>

M. de Frontenac prit avec chaleur la défense de son ami et protégé. Le 5 septembre 1692, il écrivait au ministre :

“ Pour le sieur Bizard, major de Montréal, je ne sais pas qui peut avoir donné sur son sujet les avis que vous me faites

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> Archives du Canada, *Correspondance générale*, vol. 11.

l'honneur de me mander. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai connu qu'il y avait ici des gens qui ne lui voulaient pas de bien et que dans tout le temps que j'ai été en France il n'y a pas de mauvais offices qu'on ait essayés de lui rendre. Mais comme il y a 23 ans que je le connais, qu'il servait sous moi d'aide-de-camp en Candie, qu'il a été lieutenant de mes gardes, jusqu'à ce que je lui ai procuré la charge de major de Montréal, je dois le connaître mieux que personne et vous répondrai que, pour la capacité, il n'y a point d'officier ici qui sache ce qu'il sait et que s'il a de certains défauts auxquels ceux de sa nation sont quelquefois sujets, ils ne l'ont point empêché de faire son devoir et que je serais sa caution qu'il n'y manquera jamais. Soyez, s'il vous plaît, en repos de ce côté là. ”<sup>12</sup>

M. de Frontenac n'eut plus l'occasion de défendre son ancien aide-de-camp. M. Bizard mourut trois mois plus tard, à Montréal, le 6 décembre 1692.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, vol. 12.

(À SUIVRE)

**Pierre-Georges ROY.**

---

## A travers les faits et les oeuvres

---

La grande offensive teutonne. — Une ruée gigantesque. — Recul des Alliés devant l'avalanche. — Jours d'angoisse. — La paix russo-allemande. — Les extorsions germaniques. — Un message de M. Wilson. — Un discours du chancelier Von Hertling. — Toujours de l'audace. — Une réponse de M. Balfour. — Une lettre nouvelle de lord Lansdowne. — Appréciations divergentes. — Le fardeau financier de la guerre. — Chiffres fantastiques. — La mort de John Redmond. — Une victoire de M. Clemenceau. — Document accablant. — L'hypocrisie germanique démasquée. — Au Canada. — La session fédérale.

---

**L**ES dépêches reçues depuis quatre jours nous annoncent que la grande offensive allemande prédite pendant des mois est commencée. La longueur de l'attente avait fini par déconcerter les prévisions et les pronostics. On avait si souvent représenté comme imminente la ruée teutonne que, devant la stagnation persistante des opérations, on finissait par se dire qu'elle n'aurait peut-être pas lieu. Le 20 mars, une dépêche de Washington nous apportait les informations suivantes : " La clef des opérations de 1918 sur le front occidental est entre les mains du conseil de guerre suprême de Versailles. C'est à ce corps qu'il appartient de décider du temps et du lieu où se déclencheront les grandes offensives des Alliés. Ce corps dirige aussi directement — les officiers ici le croient — de nouvelles forces formées, pendant l'hiver, par le rassemblement de toutes les troupes de réserve des Alliés, ce qui permet une concentration écrasante de troupes à des points choisis pour l'attaque. Les observateurs américains sont convaincus que le haut commandement allemand projette une campagne défensive et a aban-



donné le projet de ruée contre Paris ou les ports de la Manche, dont on a tant parlé. Ce serait donc aux troupes des Alliés et aux troupes américaines de prendre l'offensive. ”

Cette dépêche était datée du 20 mars. Or le lendemain même, 21 mars, après un bombardement intense, les Allemands se lançaient à l'assaut des lignes alliées, sur un front de cinquante milles, entre l'Oise et la Scarpe. Ce sont les Anglais qui tiennent ces positions. Le projet de l'ennemi semble être d'enlever le saillant qui fait face à Cambrai, en dirigeant des attaques formidables au nord et au sud, de manière à enserrer cet angle entre les deux branches de gigantesques tenailles. En même temps les Allemands ont attaqué les positions françaises au nord-est de Verdun et dans les environs de Reims. Mais les dépêches indiquent que ce sont là probablement des diversions et que l'effort principal est celui qui est dirigé contre la partie du front occidental défendu par les divisions du maréchal Haig.

L'assaut nous est représenté comme l'un des plus terribles auxquels la grande guerre ait jusqu'ici donné lieu. Il a été préparé par une canonnade furieuse qui a fait pleuvoir sur les lignes anglaises des trombes de projectiles de tous calibres. Des pièces d'artillerie d'une puissance prodigieuse y ont participé. L'effet a été destructeur au-delà de tout ce que l'on peut concevoir. Puis les masses allemandes ont été jetées en formations profondes et denses sur la ligne de Saint-Quentin à Croisilles. Le carnage est effroyable. Cette offensive furieuse a déjà coûté aux Allemands peut-être 80 000 hommes tués et blessés. L'artillerie anglaise a fait une sanglante moisson dans les rangs des soldats teutons, dont les cadavres s'entassaient sur ce champ de bataille meurtrier. Mais Hindenburg dispose de réserves énormes, et les régiments décimés, presque détruits, sont remplacés par des régiments nouveaux. Durant les premiers jours de cette gigantesque bataille, les Anglais

ont tenu bon. Leur ligne a fléchi sur certains points, mais elle n'a pas été rompue, si ce n'est vers Saint-Quentin où l'on annonce que les Allemands ont pénétré dans leurs positions défensives aux environs de Fresnoy. A l'heure où nous écrivons, les ennemis auraient repris Bapaume, Ham, Péronne et Chauny. Il semble bien que ceci soit la grande attaque, l'attaque décisive, annoncée pour le printemps de 1918. Hindenburg a sous la main un matériel de guerre formidable et une immense armée. On calcule que quatre-vingt-dix-sept divisions sont massées sur cette partie du front ouest, ce qui ferait plus de 1 000 000 d'hommes. Débarrassé de tout souci du côté de la Russie et de la Roumanie, que le kaiser tient sous sa botte, le haut état-major allemand dispose évidemment d'une force prodigieusement accrue sur le front français. Et ce qui se passe depuis quatre jours semblerait indiquer qu'il veut en finir. Est-ce la crise suprême ?

Ah ! nous ne saurions dissimuler l'angoisse qui étire notre cœur en ce moment fatidique. Ce qui se joue là-bas, c'est le sort de la France, c'est le sort du monde. Et nous tremblons. Qui donc pourrait rester impassible en songeant à l'avenir qui serait engendré par la défaite de l'Angleterre et de la France ? Maîtresse de l'orient, maîtresse de l'occident, l'Allemagne dominerait le monde. La dure et brutale hégémonie teutonne pèserait sur toutes les nations de l'univers. La lourde kultur préconisée par les fumeux docteurs et les arrogants soudards d'outre-Rhin éteindrait le lumineux rayonnement du génie français, étoufferait à jamais les généreux essors de l'âme française. Serait-il possible qu'il y eût parmi nous des gens à qui cette seule pensée n'inflige pas une inexprimable douleur ? Quel sang coule dans les veines de ceux qui peuvent envisager avec le calme de l'indifférence l'écrasement, l'effondrement, la déchéance possibles de la grande nation dont nous sommes issus ? Et quelle est donc la mentalité

odieuse qui ne trouve, à cette heure de crise angoissante, que des malédictions à lui lancer ? Sans doute elle a commis des fautes. Mais elle est encore, malgré tout, la plus grande nation catholique du monde, la source intarissable de l'apostolat, la missionnaire la plus efficace de l'Évangile et de la civilisation chrétienne. Et dans l'effroyable conflit auquel nous assistons, opprésés par une anxiété mortelle, nous savons qu'elle défend sa vie et le droit. Elle n'a pas voulu cette guerre, elle ne l'a pas tramée pour satisfaire d'ambitieux des-seins, pour assouvir sa soif de domination et de conquête. A la lettre, et suivant toute la force de l'expression, elle est en cas de légitime défense. Voilà pourquoi, avec toute la sincérité d'une conviction absolue, et dans toute la ferveur d'une émotion poignante, nous jetons au ciel ce cri d'ardente supplication : " Dieu protège la France ! " Qu'il la fasse sortir de la fournaise vivante et purifiée ! Qu'il donne aux Alliés la victoire libératrice et la paix réparatrice !

\* \* \*

La paix réparatrice ! C'est -à-dire la paix dans la justice, dans la modération, dans le respect de tous les droits, et non pas une paix comme celle que l'Allemagne vient d'imposer, le couteau sur la gorge, à la misérable Russie. Si quelque chose pouvait dissiper certaines illusions et éclairer d'une lumière crue la situation présente, ce devrait être cette démonstration nouvelle des excès auxquels peuvent être portées les extorsions du teutonisme victorieux. On voit maintenant, mieux que jamais, ce que devient la fameuse formule " sans annexion ni indemnité ", quand elle est appliquée par l'Allemagne triomphante.

Voici un résumé des amputations et des assujettissements que doit subir l'infortuné pays, qui, il y a treize mois à peine,

était encore un grand empire. La Russie doit renoncer à la Pologne, à la Courlande, à la Livonie, à l'Esthonie et à l'Ukraine; elle doit évacuer l'Arménie et céder aux Turcs les régions de Batoum, de Kars et d'Erivan. Elle doit abandonner toute prétention sur ses provinces d'Europe actuellement occupées par les Allemands. Les empires du Centre détermineront quel sera le sort de ces régions, de concert avec leur population. On sait ce que cela signifie. Par un système de manipulations savantes, les Teutons organisent des assemblées où la minorité germanique occupe la majorité des sièges, et qui sont censées exprimer la volonté populaire. Déjà, en Courlande, le conseil provincial, sous la présidence de l'administration allemande, a soumis au gouvernement impérial une série de conventions en même temps qu'il offrait la couronne ducale au kaiser ou à l'un de ses fils. La Pologne semble destinée à passer tout simplement du joug russe au joug germanique. La Lithuanie devra se soumettre à certaines conditions d'ordre militaire, commercial et économique. En un mot l'Allemagne va étendre son emprise sur un quart de la Russie d'Europe et sur 66 000 000 de ses habitants. Naturellement, l'armée russe doit être démobilisée, ce que la révolution avait déjà virtuellement fait d'avance. Mais de plus, les navires de guerre russes doivent être désarmés. Enfin, et c'est là un point important, la Russie est contrainte de signer une convention commerciale par laquelle elle garantit à l'Allemagne le traitement de la nation la plus favorisée, au moins jusqu'à 1925. Cette paix est tellement désastreuse qu'un des deux dunmoirs maximalistes, Léon Trotzky, s'est démis plutôt que d'en accepter la responsabilité devant l'histoire. Suivant la juste expression d'une dépêche, ce traité néfaste réduit la Russie à l'état de simple avant-poste des empires centraux. Et cependant le congrès des " soviets " à Moscou, redevenue capitale, l'a ratifié par son vote. On se demande

d'ailleurs ce qu'il pourrait faire devant l'invasion allemande, maintenue audacieusement, en dépit de toutes les lois militaires, après la signature du traité.

Le président Wilson, qui aime toujours à avoir son attitude personnelle dans les circonstances importantes, avait adressé à cette assemblée, la veille de sa réunion, un message dans lequel il assurait la nation russe que les Etats-Unis ne négligeraient rien pour lui rendre son indépendance complète et sa souveraineté dans ses propres affaires. Mais cette déclaration platonique ne pouvait guère modifier la situation, ni avoir pour résultat d'empêcher la ratification de l'humiliant traité.

La malheureuse Roumanie, elle aussi, a dû subir les conditions des Teutons vainqueurs. Elle doit céder la Dobrudja jusqu'au Danube, et elle devient en somme un état vassal de l'Autriche et de l'Allemagne.

\* \* \*

On conçoit que ces événements aient fourni au chancelier Von Hertling l'occasion de faire devant le Reichtag des déclarations pleines d'optimisme. Pouvoir annoncer qu'il n'y a plus de Russie, que le péril oriental est supprimé, que le contre-poids slave au pan-germanisme est anéanti, que de la Baltique à la Mer noire, de l'Oural et du Caucase à la Moselle et à la Meuse, l'hégémonie allemande est absolument incontestée, quelle fortune pour un chancelier teuton ! Von Hertling en a profité pour commenter le dernier discours du président Wilson, et pour adresser des leçons aux puissances de l'Entente. Suivant lui il y a du bon dans les principes du président, mais ces principes ne sont pas reconnus par tous les Alliés. Les buts de guerre de l'Angleterre sont impérialistes, et la France s'acharne à réclamer l'Alsace-Lorraine. Quant à la Belgique, l'Allemagne n'a pas l'intention de la retenir, mais

elle doit se prémunir contre les machinations qui pourraient en faire un champ d'action propice à l'ennemi.

En somme ce discours ne pouvait guère être considéré comme favorable aux perspectives de paix. C'est dans ce sens que les journaux français, anglais et américains, l'ont commenté. On peut en juger par les extraits suivants. Le *Temps*, de Paris, dit : " Au lieu d'offrir des garanties à la Belgique, il lui en demande. C'est l'envahisseur qui a la prétention d'avoir besoin d'une protection contre sa victime. " Le *Daily News*, de Londres, fait ces observations : " Quand nous passons de ses paroles à ses actions en Russie, nous voyons qu'elles n'ont aucun sens. La politique allemande, qui pille un pays envahi avec lequel elle vient de faire la paix, débite en même temps des phrases creuses sur l'indépendance et le gouvernement autonome. " Même note dans le *Daily Chronicle* : " Rarement, dit-il, l'opposition entre les paroles et les actes n'est apparue davantage que dans le contraste entre les professions de foi de von Hertling et les agissements de son gouvernement en Russie. Il accepte les propositions du président Wilson tout en exécutant par la force le plus gigantesque projet d'annexion que l'Europe moderne ait connu. " Le *New-York Herald* signale dans le discours de Von Hertling une manoeuvre : " Lourdemment, le chancelier allemand cherche à diviser les Etats-Unis et l'Angleterre. Son camouflage est inefficace ; ses efforts, si visibles qu'elles l'empêchent d'atteindre son but. "

Les déclarations du chancelier ont eu leur répercussion au parlement britannique. M. Balfour, le ministre des affaires étrangères, les a commentées dans la Chambre des communes. D'après lui il est impossible de trouver dans le discours du chancelier une base quelconque de pourparlers utiles, ni quoi que ce soit sur quoi fonder un espoir de paix. Son attitude au sujet de la Belgique n'est nullement satisfaisante, et les égards dont il a fait preuve du bout des lèvres pour les

propositions du président Wilson ne cadrent guère dans la pratique avec la conduite de l'Allemagne.

M. Balfour a signalé particulièrement le cas de la Belgique, qui démontre le manque de sincérité du gouvernement germanique. " Nombreuses sont les questions qui doivent être réglées à la conférence de la paix, a-t-il dit, mais celle qui concerne la Belgique est la meilleure pierre de touche pour démontrer l'honnêteté d'intention de la diplomatie de l'Europe centrale et en particulier de la diplomatie allemande. Il n'y a qu'une seule ligne d'action pour la nation qui a commis l'offense en ce cas, et c'est la restauration et la réparation sans conditions. Quand est-ce que la Belgique a été le terrain d'où sont parties les machinations ennemies? Et pourquoi l'Allemagne supposerait-elle qu'elle va l'être dorénavant? La Belgique a été la victime et non pas l'auteur de ces crimes. Pourquoi serait-elle punie de ce que l'Allemagne est coupable? L'Allemagne a toujours dans l'idée l'établissement de nouvelles conditions du point de vue territorial, commercial ou militaire, lesquelles empêcheraient la Belgique de prendre parmi les nations la place indépendante que l'Allemagne et nous-mêmes avons promis de lui assurer. Ce que nous avons eu à considérer c'est jusqu'à quel point la reconnaissance, faite du bout des lèvres par von Hertling, des quatre propositions avancées par le président Wilson est mise en pratique par les Allemands dans leurs actions. "

M. Balfour a examiné tour à tour ces quatre propositions, et s'est efforcé de prouver que sur tous les points les actes et les desseins ouvertement annoncés de l'Allemagne en sont la contradiction.

Cependant, à l'encontre de cette manière de voir, une autre expression d'opinion importante s'est manifestée. Lord Lansdowne, dans une lettre au *Daily Telegraph*, a déclaré que, d'après lui, le discours de Von Hertling marquait un progrès perceptible vers la discussion de la paix. Les porte-parole

des Alliés réproouvent sévèrement les crimes germaniques et font des demandes qui ne seront probablement pas satisfaites tant que l'Allemagne ne sera pas à genoux, tandis que les Allemands font de leurs côtés des demandes inadmissibles et imputent des visées égoïstes et agressives aux Alliés. " Dans ces circonstances, écrit lord Lansdowne, il semble à première vue que le seul remède c'est ce que von Hertling appelle " le recours à la méthode existante de dialogue à travers le détroit et l'océan, dialogue qui peut avoir son utilité après tout. " Lord Lansdowne ajoute qu'il est incapable de comprendre pourquoi des discussions intimes ne peuvent pas avoir lieu ; car il existe une base d'accord sur les principes du président Wilson.

Comme il s'y attendait sans doute, sa nouvelle lettre a été vivement critiquée. Le journal même à qui elle était adressée, le *Daily Telegraph*, l'a commentée comme suit : " La manière dont M. Balfour a traité le sujet nous paraît encore être entièrement correcte, et nous sommes contraints de dire que les divergences de fond et de forme entre son discours de la semaine dernière et la lettre que nous publions aujourd'hui sont de beaucoup trop grandes pour que l'on puisse les faire accorder l'un et l'autre, en se fondant sur un principe commun, tel que celui de la détermination de continuer la guerre jusqu'à ce que soit atteint le but que cherchent ce pays et ses alliés. Nous ferons remarquer, en premier lieu, que certains événements importants sont arrivés depuis que fut publiée la première lettre de lord Lansdowne vers la fin de novembre, et le principal de ces événements est que la Russie a accepté une paix humiliante et dictée à la pointe de l'épée. Il n'y a qu'une seule manière dont les hommes d'Etat alliés peuvent envisager ce fait et tout ce qui en découle sans compromettre leur cause et sans abandonner leur espoir en l'avenir. Elle consiste à raffermir l'esprit des Alliés, à porter les pertes aux " pro-



fits et pertes ", à envisager avec courage la perspective d'une prolongation de la guerre, laquelle aura toujours les mêmes buts de justice, de libération et de règlement définitif. C'est le plan de Balfour, et c'est celui de la grande majorité de ses compatriotes, nous en sommes convaincus. Quiconque admet ce plan est forcé de reconnaître que ce qui est survenu a profondément modifié les dispositions de nos adversaires, rejeté à l'arrière-plan leurs conseillers les plus pacifistes et raffermi dans ses positions le militarisme, plus solide maintenant qu'il ne l'a été depuis longtemps dans l'Europe centrale. "

En France, la seconde lettre de lord Lansdowne a été mal accueillie. Le *Temps*, de Paris, a publié un article dans lequel il demande où est cet accord signalé par le noble lord entre les vues de Wilson et celles de von Hertling. Est-ce à Brest-Litovsk et dans les exactions de la paix russo-allemande qu'on peut le découvrir ?

En dépit de ces contradictions et de ces divergences, il nous paraît cependant que cette nouvelle manifestation de lord Lansdowne est symptomatique.

\* \* \*

Pendant que l'on discute les perspectives de paix et le plus ou moins de probabilité d'amener à une entente les nations belligérantes, il faut faire face aux dépenses de guerre qui ne subissent aucun temps d'arrêt, loin de là. Le chancelier de l'échiquier est venu demander à la Chambre des communes un vote de crédit de 600,000,000 de louis (\$3,000,000,000), ce qui porte le total accordé depuis le commencement de la guerre à 6,842,000,000 de louis, soit \$34,210,000,000 (trente-quatre milliards, deux cent dix millions de piastres). La dépense quotidienne du commencement de l'année fiscale au 9 février a été de \$32,785,000. Les prêts que l'Angleterre a faits à ses alliés s'élèvent à \$6,320,000,000 ; ceux qu'elle a faits à ses Dominions

s'élèvent à \$900,000,000. Ces chiffres sont fantastiques. Faisant allusion aux événements de Russie, M. Bonar Law a admis qu'ils rendaient problématique le recouvrement de toutes les sommes avancées au gouvernement russe.

\* \* \*

Le Parlement britannique et l'Irlande ont à déplorer la perte d'un parlementaire éminent et d'un grand patriote. John Redmond est décédé le 5 mars à la suite d'une opération. Sa mort a causé une profonde sensation. Tout les partis ont rendu hommage à son caractère et à son oeuvre. Il siégeait depuis trente-six ans dans la Chambre des communes, dont son père avait été membre avant lui. A la mort de Parnell, il était devenu le leader du groupe connu sous le nom de *parnellite*. En 1900, la division malheureuse qui séparait en deux fractions le parti nationaliste irlandais cessa d'exister, et John Redmond fut reconnu comme le chef de tout le parti. Il reprit alors avec plus d'activité que jamais la lutte pour le *Home Rule*. Par l'effet des événements politiques qui affaiblirent l'emprise du parti unioniste sur l'électorat britannique, il réussit, après une série de campagnes mouvementées, à obtenir pour l'Irlande une mesure qui octroyait à celle-ci un parlement autonome. La guerre vint suspendre la mise en opération de la constitution nouvelle. Le chef nationaliste se proclama, dès la première heure, partisan déterminé de la participation de l'Angleterre au conflit européen. Et il donna son concours loyal à toutes les mesures de guerre. Cependant la longueur et les difficultés de la lutte constitutionnelle pour le *Home Rule*, et l'ajournement subi au moment du succès final, favorisèrent dans les rangs du parti irlandais un mouvement de désagrégation et de dissociation qui se faisait depuis quelque temps sentir. M. Redmond et les autres chefs nationalistes constatèrent, comme autrefois O'Connell, que les

impatiens, les turbulents, les théoriciens de l'action directe et de la violence minaient leur influence et leur autorité. Les *Sinn Feiners* proclamèrent que l'autonomie de l'Irlande ne leur suffisait pas, et que le but à atteindre, c'était l'établissement d'une république irlandaise. Cette politique outrancière obtint de grands succès. Elle provoqua, il y a deux ans, un mouvement insurrectionnel qui ensanglanta Dublin et quelques autres localités. Ces douloureux incidents blessèrent au coeur M. John Redmond. La répression rigoureuse de la prise d'armes, les exécutions qui suivirent, lui infligèrent de cruelles angoisses. Il voyait son oeuvre compromise, son prestige baisser, sa popularité décroître. Des élections partielles successives vinrent donner la victoire aux éléments extrêmes. Redmond cependant ne cessait pas de lutter pour le triomphe de la liberté constitutionnelle. Finalement, le gouvernement institua cette convention irlandaise, composée de tous les éléments de l'Irlande, qui devait s'efforcer de trouver un terrain d'entente sur lequel on pourrait édifier et faire fonctionner pour celle-ci un gouvernement autonome. Redmond faisait partie de cette convention et avait efficacement participé à ses travaux. Mais tant de luttes et d'anxiétés avaient ébranlé sa constitution. Et il est mort sans avoir vu satisfait l'espoir de sa vie. Il y a quelque chose de douloureux et de pathétique dans une telle fin. John Redmond occupera une place d'honneur parmi les grands hommes de l'Irlande et les politiques illustres de la Grande-Bretagne.

L'un de ses lieutenants, M. John Dillon, a été élu pour le remplacer comme leader du parti nationaliste. Dans un discours prononcé sur la tombe de son prédécesseur, il a reproché aux hommes d'Etat anglais leurs atermoiements, et leur manque de sincérité envers le chef disparu, qui est tombé victime des malentendus et des calomnies, dans ses efforts pour concilier les deux peuples anglais et irlandais. Il a adressé à ses

compatriotes un ardent appel, et les a conjurés de s'unir. "L'Irlande est actuellement dans une situation tragique, a-t-il dit. Elle est vivement sollicitée par un fort groupe tapageur de jeunes Irlandais d'abandonner sa lutte pour le *Home Rule* afin de réclamer plutôt un gouvernement de république. Je ne crois pas que les partisans de ce mouvement soient aussi nombreux qu'ils se l'imaginent, mais il faut reconnaître qu'ils représentent une forte partie des jeunes Irlandais. Il semble futile de discuter la possibilité d'une république irlandaise, et puisque les chefs *sinn feiners* ne sont point unis ou ne s'entendent pas sur le but à atteindre, pourquoi ne rejettent-ils pas cette dangereuse illusion, pour s'unir avec leurs compatriotes et réclamer unanimement ce qu'ils sont sur le point d'obtenir ? "

Espérons que cet appel à l'union sera entendu.

\* \* \*

Au parlement français, le cabinet de M. Clemenceau a remporté une notable victoire parlementaire. On sait que les socialistes lui ont manifesté dès son avènement leur hostilité. Un député de ce groupe, M. Emile Constant, a interpellé le gouvernement au sujet de l'affaire Bolo et des délais que nécessite la transmission des rapports des agents officiels au juge-avocat. Le premier ministre en a profité pour dire sa pensée aux socialistes : " Mon cabinet, a-t-il dit, a rencontré un grand malheur le jour de sa naissance, quand M. Renaudel et ses amis ont déposé leur vote contre moi. " Les membres de ce parti font grand état de leur sollicitude pour la classe ouvrière et de leurs efforts pour conjurer les périls qui la menacent. M. Clemenceau leur a dit que la classe des travailleurs n'est pas leur propriété. Et poursuivant, au milieu de l'hilarité générale : " Ce sont des bourgeois comme moi, a-t-il dit; pas plus que moi, ils n'ont les mains calleuses. " Puis, élevant le ton, il s'est écrié : " Je n'ai qu'une seule ambition,

et c'est de servir mon pays. Le danger a fait de moi un bon garçon. Toute ma politique a pour but de conserver le moral du pays. Dans toutes les guerres, celui-là est le vainqueur qui peut persister à croire qu'il n'est pas battu un quart d'heure de plus que son adversaire. ”

Revenant ensuite aux socialistes, M. Clemenceau leur a adressé ces paroles : “ Je vous ai promis de ne rien faire contre vous. Je n'ai rien fait. Je n'ai qu'un souci, et c'est de maintenir le moral du pays, qui est admirable. Il s'est trouvé des moments où on n'aurait pas pu dire la même chose, mais maintenant le moral de nos soldats fait l'admiration de leurs officiers. Tout le monde désire la paix, moi-même autant que qui que ce soit, mais ce n'est pas l'ardent désir de paix que j'éprouve qui détruira le militarisme prussien... Nous devons aller jusqu'au bout, avec ou contre vous. Vous avez menacé de voter contre les crédits militaires. Que ceux qui ne veulent pas voter les crédits militaires votent contre moi aujourd'hui. ”

Le vote sur l'interpellation a donné à M. Clemenceau 401 voix contre 120, et un vote subséquent lui a donné 400 voix contre 75. Ce débat et ce résultat ont fortifié la position du ministère. Il semble évident que M. Clemenceau est appuyé par l'opinion, qui a confiance en sa fermeté et qui compte sur lui pour les exécutions nécessaires.

\* \* \*

Le ministre des affaires étrangères de France a mis au jour récemment un document qui démontre une fois de plus quelle était la mentalité de l'Allemagne au moment de la déclaration de guerre, en 1914. Le 31 juillet l'ambassadeur allemand à Paris était chargé, par télégramme du chancelier von Bethmann-Holweg, d'informer M. Viviani que le danger de guerre existait avec la Russie et de lui demander une déclaration de neutralité. La réponse devait être donnée avant

dix-huit heures. Ce qu'on ne savait pas, c'est qu'il y avait une seconde partie à ce télégramme. Cette seconde partie est maintenant connue; le gouvernement français en possède une copie authentique. Voici ce qu'elle contenait: " Si le gouvernement français déclare qu'il va rester neutre, Votre Excellence aura la bonté d'intimer qu'il nous faut, comme garantie de cette neutralité, exiger la remise des forteresses de Toul et de Verdun, que nous les occuperons et que nous les remettrons après la fin de la guerre avec la Russie. Une réponse à cette dernière question devra nous parvenir ici avant samedi après-midi, à quatre heures. "

Cette pièce est d'une importance majeure. Elle constitue contre l'Allemagne une preuve supplémentaire et écrasante que le kaiser et ses ministres voulaient la guerre à tout prix. Demander à une nation comme la nation française un gage de neutralité, demander la remise de deux forteresses comme Toul et Verdun, les boulevards de la frontière lorraine, c'était virtuellement déclarer: " Nous allons vous forcer de vous battre, coûte que coûte. ". On reste stupéfait devant une pareille effronterie, devant une aussi brutale audace. Il sied bien, après cela, aux ministres germaniques de répéter que l'Allemagne n'a fait la guerre que pour se défendre. Chaque jour leur apporte un nouveau démenti. Et celui-ci est signé de la propre main du chancelier impérial.

Notez bien que le sous-secrétaire des affaires étrangères allemand a reconnu, devant le Reichstag, l'authenticité du document. " Mais, a-t-il ajouté, le télégramme n'a pas influé sur les événements, car il n'a pas été présenté au gouvernement français. " Il n'a pas été présenté, mais il a été expédié, et il prouve l'intention, la préméditation criminelle. C'est d'une telle évidence qu'un député allemand, George Lebedour, chef du parti socialiste indépendant, s'est écrié: " Ce télégramme démontre les intentions agressives du chancelier. " Dieu merci, l'histoire se prépare pièce à pièce !

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES \* \* \*

Au Canada, notre session fédérale est commencée depuis le 18 mars. Le discours du Trône parle principalement de la guerre. On remarque le paragraphe suivant relatif à la loi du service militaire : " Les forces expéditionnaires canadiennes soutiennent encore leur réputation sans tache de valeur achevée, qui n'a fait que s'augmenter depuis la fin de la dernière session. En dépit du long retard, plus long qu'on ne s'y attendait, apporté à la mise en vigueur de la loi du service militaire, les renforts nécessaires pour maintenir le plein effectif de notre armée ont été fournis et seront maintenus dans l'avenir. "

Le discours du trône annonce la création d'un ministère de colonisation et d'immigration et d'un ministère chargé de pourvoir à l'entraînement professionnel des soldats de retour, une loi pour accorder aux femmes le droit de suffrage, une mesure pour prohiber durant la guerre l'importation et la fabrication des boissons alcooliques, une autre mesure pour l'enregistrement des hommes et des femmes du Canada qui ont dépassé l'âge de 16 ans, etc. Le débat sur l'adresse a été court. Sir Wilfrid Laurier a critiqué d'un ton plutôt calme le programme ministériel. Sir Robert Borden lui a répondu sur le même ton. Mais M. Murphy, un lieutenant de sir Wilfrid, a prononcé contre M. Rowell, l'ancien chef libéral de l'opposition ontarienne, devenu ministre unioniste, une violente philippique. Celui-ci a laissé entendre qu'il répondrait dans une circonstance ultérieure.

Après l'adoption de l'adresse, la Chambre s'est mise à l'oeuvre sans retard. Les apparences sont que la session sera très courte.

**Thomas CHAPAIS.**

Québec, 25 mars 1918.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

*SUMMARIUM HISTORIAE ECCLESIASTICAE*, par M. Henri Jeannotte, prêtre de Saint-Sulpice, Montréal, 1918.

Ce livre, destiné aux étudiants en théologie de notre grand séminaire de Montréal, est écrit en latin et publié par l'un de nos plus distingués professeurs, M. Jeannotte, prêtre de Saint-Sulpice, docteur en Théologie et licencié en Ecriture Sainte. Nous n'entreprendrons pas de l'analyser et de l'apprécier dans les quelques lignes dont nous pouvons ici disposer. Nous tenons seulement à féliciter l'auteur d'avoir bien voulu nous donner, en un volume, petit de taille, mais solide et plein de renseignements précis et documentés, le fruit de ses études en histoire ecclésiastique. Ce n'est point la coutume à Saint-Sulpice, du moins au Canada, de publier des livres. Nous avons, certes, le plus grand respect pour la modestie de nos vénérés maîtres de jadis. Mais, après beaucoup d'autres, nous avons toujours regretté que des hommes de si haute science ne nous aient rien laissé de leur savoir et de leur expérience. Quel service, par exemple, un M. Rouxel n'eût-il pas rendu à nos théologiens de l'avenir en publiant ses notes de morale et de droit canonique? Nous ne citons que ce nom, vénéré entre tous. Plus d'un autre viendrait naturellement se glisser sous notre plume.—M. Jeannotte, non sans l'assentiment de ses supérieurs évidemment, rompt avec la coutume. Ce n'est pas nous qui le regretterons. Son *sommaire* d'histoire ecclésiastique — qui raconte les sept premiers siècles de l'Eglise — porte un titre peut-être trop modeste. On connaît maints volumes, beaucoup moins substantiels, qui se présentent au lecteur avec un titre autrement prometteur. M. Jeannotte, dont notre *Revue canadienne* s'honore d'avoir connu la collaboration, est un modeste, mais c'est un savant. Il fait honneur au collège de l'Assomption, dont il fut l'élève, et à notre faculté de théologie, dont il est l'un des professeurs les plus estimés. Très versé dans les connaissances de théologie, d'histoire et de linguistique sacrée, il sait aussi tenir une plume de façon distinguée, ce qui ne gâte rien, bien au contraire. Qu'il nous permette de le féliciter cordialement et de lui dire qu'il se doit à lui-même et qu'il doit à ses frères du clergé canadien de continuer. Pour cela, nous en avons l'espoir, aucun prêtre de chez nous ne voudra ne pas l'encourager. Son savant et utile ouvrage devrait se trouver dans toutes nos bibliothèques. — E.-J. A.



\* \* \*

ARCHIVES DE LA PROVINCE DE QUEBEC. 1er volume : *Inventaire d'une collection*, par M. Pierre-Georges Roy — à Beauceville, 1917.

C'est Mgr Gosselin, l'ancien recteur de Laval, qui présente ce nouveau travail de notre collaborateur, M. Pierre-Georges Roy, au public. " L'histoire d'un peuple, écrit-il, ne se trouve pas tout entière dans le récit des grands événements ou dans la correspondance officielle des autorités constituées... Nos archives, provinciales, judiciaires, notariales ou autres, sont composées en grande partie de ces vieux papiers où se trouve pour ainsi dire conservée l'âme populaire des anciens jours... Une histoire du Canada définitive ne sera jamais faite que par celui qui, au moyen d'une étude approfondie de nos archives, sera entré dans l'esprit et la mentalité des choses et des hommes qu'il entreprendra de décrire ou qu'il aura à juger..." Or, il est sûr que, mieux que personne, M. Pierre-Georges Roy sait entrer dans l'esprit et la mentalité des gens d'autrefois et qu'il se trouve, au milieu des archives poudreuses, absolument chez lui. Il nous annonce tranquillement pas moins d'une vingtaine de volumes, qu'il se propose de nous donner avec ses *inventaires* de collections, d'ordonnances, de registres, de procès-verbaux, de documents ou de testaments ! En voilà un qui pourrait faire sienne la devise de saint Martin : *non recuso laborem* ! Ah ! non, il n'a pas peur du travail. Et il convient d'ajouter que son travail, ou mieux ses travaux auront été bien utiles et bien précieux à ses compatriotes. Nous ajoutons nos trop modestes félicitations à celles que lui adresse Mgr Gosselin, et nous disons, nous aussi, notre merci aux autorités du gouvernement provincial qui ont voulu encourager cette patriotique et si louable entreprise.

E.-J. A.

\* \* \*

LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET LE COMITE CATHOLIQUE, par Boucher de La Bruère — *Au Devoir*, à Montréal, 1918.

Encore un bon livre (272 pages), précis, documenté, bien écrit, qui sera utile à tous ceux qui s'intéressent chez nous à la question si vitale de notre enseignement et de nos écoles. C'est un livre posthume, puisque son auteur, l'ancien surintendant, est déjà parti depuis plusieurs mois pour le grand voyage. C'est, croyons-nous, par les soins de l'un de ses fils, M. Montarville de La Bruère, lui aussi un chercheur et un écrivain de mérite, que ce livre paraît. Nous l'en félicitons cordialement. Il a fait

plus qu'une oeuvre de piété filiale en publiant ce dernier ouvrage de son regretté père. Il a fait une oeuvre patriotique et nationale. L'honorable Thomas Chapais, dont nos lecteurs apprécient si largement, nous le savons, la science et la valeur littéraire, a écrit la préface de ce volume. Nous voudrions la citer en entier. Ne le pouvant pas, nous en donnerons au moins la conclusion qui constitue la meilleure des recommandations. "Ce livre posthume du successeur des Meilleur, des Chauveau et des Oimet — écrit M. Chapais — a été le digne couronnement d'une belle carrière. Après avoir fidèlement servi son pays durant sa vie, l'honorable M. de La Bruère a voulu le servir encore après sa mort, en évoquant des souvenirs et en proclamant des principes qui peuvent éclairer et guider les générations actuelles. Issu d'une de nos familles historiques, il a été de ceux qui savent faire une réalité du vieil adage *Noblesse oblige*. Le travail et le dévouement au bien public ont été le lot de sa vie. Journaliste loyal et convaincu pendant près de trente-cinq ans, initiateur d'oeuvres économiques et patriotiques, législateur intègre et éclairé, administrateur et fonctionnaire à la fois traditionnel et progressif, il a donné au nom si beau dont il était l'héritier un nouveau lustre. Le livre qu'il nous a légué est le dernier fleuron d'une couronne d'honneur que les années seront impuissantes à flétrir."

E.-J. A.

\* \* \*

CHEZ NOS GENS, par Adjudant Rivard, à l'*Action Sociale Catholique*, Québec, 1918.

Dix petits articles qui tiennent en cent trente-six pages. Comme volume, ce n'est pas considérable. Mais il fait bon de "revivre" chez nos gens, avec l'admirable peintre de nos vieux us et de nos vieilles coutumes qu'est M. Rivard ! Dans la *maison* et dans la *grand'chambre*, au *jardin* ou sur les bords du *ruisseau*, où qu'il nous conduise, M. Rivard nous parle des choses de *chez nos gens*, avec un naturel exquis, une aisance qu'aucun détail n'embarrasse. En lisant, hier soir, son petit volume, si plein de choses pourtant, et si riche des trésors de notre terroir, je pensais à la joie qu'eût éprouvé à le lire notre ami commun, feu l'abbé Lortie.

Longtemps, ensemble, ils ont travaillé. Ils ont été les premiers ouvriers, avec M. l'abbé Camille Roy, de la *Société* et du *Bulletin du Parler français*. Nous leur avons dû le beau congrès de 1912. L'abbé Lortie en est mort à la peine. Le bon Dieu nous a laissé son ami Rivard, et j'espère qu'il nous le laissera longtemps.

Quelle bonne besogne, solide et utile, il accomplit parmi nous ! Il ne convient pas de louer trop les vivants, je le sais. Mais quel Canadien qui tient une plume, fût-ce la moins bien taillée, ne se sent pas obligé en honneur de dire un vrai merci du coeur à l'auteur de *Chez nous* et de *Chez nos gens*? C'est si net, si frais, si pur, si vécu et si canadien, tout ce qu'il nous raconte là ! Sans compter qu'il possède sa langue française, notre auteur canadien, avec une maîtrise superbe. Ah ! il peut être sûr que nous l'aimons bien, que nous le goûtons, que nous le savourons, comme... M. Arnould, qui y tenait, aurait dit : comme du sucre du pays ! Il est tellement à nous l'auteur de *Chez nos gens* et de *Chez nous*, et il nous fait tant honneur !

" *Chez nos gens*, comme son frère aîné *Chez nous*, écrit en premier Québec l'*Action catholique* du 9 mars 1918, est une suite de tableaux d'un dessin absolument fidèle et d'un coloris parfait des choses et des moeurs de la campagne canadienne. Dans une langue française impeccable, sûre et délicate, M. Rivard fait entrer, pour bien leur reconnaître leur droit de cité, les bons vieux mots français de chez nous, le savoureux langage, bien canadien et non moins bien français, de nos gens. — Et, sous ce langage charmant, écorce transparente, mais bien colorée, c'est l'âme canadienne qui est exprimée, avec son sens pur et profond de l'honnêteté, de la bonté, de la beauté... C'est l'âme canadienne, pénétrée, sans altération grave, depuis seize siècles, de pensée chrétienne et de charité divine. C'est l'âme canadienne qui ne se considère elle-même, avec sa vie, avec toute la nature si belle qui l'entoure, qu'en fonction de son créateur et de sa vie éternelle... "

On ne saurait mieux dire, et je n'y prétends pas. M. Adjutor Rivard est avocat, et même, si je ne m'abuse, bâtonnier du barreau de Québec. Il est professeur aussi à Laval. Et le professeur tout autant que l'avocat est chargé de besogne. Quand même, il a à son crédit, surtout comme philologue de notre langue du terroir canadien, une oeuvre considérable, qui restera sûrement l'une des gloires et l'une des forces de nos lettres. Mais ce sera le privilège du petit nombre de pénétrer à sa suite dans ce domaine savant. Au contraire, ses petits tableaux de *Chez nous* et de *Chez nos gens* — comme ceux des *Rapailages* de notre ami Groulx et quelques autres, trop rares — seront, jusque dans un lointain avenir, les pages choisies que tout le monde voudra lire, que tout le monde connaîtra, que tout le monde saura par coeur. Il a allumé là une chandelle que personne ne pourra plus jamais souffler !

E.-J. A.

\* \* \*

LE CLERGE ET L'ACTION SOCIALE, par le Père Joseph-Papin Archambault, s. j., avec préface de Mgr Gauthier, évêque-auxiliaire de Montréal — édité par l'*Ecole sociale populaire*, Montréal, 1918.

Ce n'est pas la première fois que nous avons l'honneur et la joie de signaler ici l'inlassable activité et le réel mérite de l'apôtre des retraites fermées et de tant d'autres oeuvres fécondes qu'est le Père Archambault. Nous n'insisterons pas aujourd'hui, si ce n'est pour dire que sa nouvelle publication est encore une oeuvre utile et une bonne action. D'ailleurs on ne s'arrête plus à les compter ! On se contente de souhaiter que Dieu lui prête vie pour qu'il agisse et écrive longtemps pour l'honneur de nos lettres et le bien de nos âmes.

E.-J. A.

\* \* \*

CHEMIN FAISANT, par M. Ernest Bilodeau, avec préface de M. Léon de Tinsseau, à l'*Action sociale*, Québec, 1917.

Tout le monde connaît, apprécie et goûte la verve étincelante du si vivant journaliste qu'est le chroniqueur parlementaire du *Devoir*. Ses voyages, ses chroniques, ses billets du soir se lisent comme se boit un coup de lait. C'est doux, c'est gai, c'est aimable, c'est bon au goût. Peut-être, oserais-je dire, tout cela convient-il mieux dans l'au jour le jour du quotidien que dans les pages trop fixes d'un livre. C'est égal, on ne relit pas sans plaisir. Nos félicitations et nos remerciements à l'auteur. — E.-J. A.

\* \* \*

RECITATIONS ENFANTINES, par Mlle Idola Saint-Jean, professeur de diction française, Montréal, 1917.

M. l'abbé Dupuis, visiteur des écoles a écrit une gentille préface à ce gentil petit livre qui est un gentil choix de gentilles récitations pour de gentils petits enfants ! On ne saurait plus gentiment faire les choses ! Le fait est que Mlle Saint-Jean, par son application, son travail et son beau talent dans l'art de bien dire, mérite tous les encouragements. Nous ajoutons les nôtres, trop modestes, à ceux de son aimable mais impartial préfacier.

E.-J. A.

\* \* \*

JOURNAL D'UNE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE. (septembre 1916—juin 1917), par E. Altier. — Chez Plon-Nourrit, Paris. <sup>1</sup>

La part décisive que les Etats-Unis, inspirés par la mémoire du cœur et l'horreur de la barbarie renaissante, s'apprêtent à prendre à la Grande Guerre, donne une haute signification à ces pages vécues, où se révèle, dans une sorte d'intimité, l'âme américaine. L'auteur, à qui nous devons déjà de curieuses notations sur l'Allemagne au début des hostilités, a suivi de près les mouvements d'opinion, les conflits d'idées et d'intérêts, les manifestations d'activité émanées des personnalités transatlantiques les plus représentatives, les longues et angoissantes incertitudes qui ont précédé la rupture avec l'Allemagne insolente, soutenue, au pays de Washington, par de puissantes influences. Mêlée à la société de Philadelphie et de New York, notre compatriote a surpris, jusque dans les moindres détails, le secret des sentiments ondoyants et divers qui naissaient de la conscience confuse d'un devoir à remplir, d'un danger à conjurer, jugé à l'œuvre et montré dans leurs attitudes familières les Roosevelt, les Wilson, les Hughes, le germanophile La Folette, Pershing, etc., assisté à la réception triomphale de la mission Joffre-Viviani, constaté enfin l'élan magnifique de tout un peuple pour la cause du droit. Aucune dissertation oiseuse dans ce livre d'action, mais des faits, des anecdotes à foison, des portraits finement esquissés, des récits d'un accent personnel, une vision claire et nette des êtres et des choses, le souci de l'exactitude documentaire s'alliant à un sens du pittoresque tout à fait remarquable.

\* \* \*

LES CARNETS D'UN OFFICIER, par Jean Gounet, chez Plon-Nourrit, Paris.

Ce livre est d'un jeune officier auquel le temps n'a pas été donné d'exprimer toute sa valeur. Jean Gounet est tombé, le 19 août 1914, sur la terre d'Alsace, après une trop courte carrière, tout absorbée par la passion de son métier. Un désir toujours inassouvi de perfection autant que la tendance naturelle d'un esprit observateur et réfléchi le portaient à raisonner ce qu'il faisait, afin de découvrir et de fixer les règles qu'il entendait suivre; et l'expérience directe de la vie, seule base sûre pour le jugement et seul guide efficace de l'action, fut l'aliment quotidien de sa médita-

<sup>1</sup> Chez Plon-Nourrit, 8, rue Garancière, Paris (6e). Tous ces volumes se vendent 3.50 ou 4 francs.

tion persévérante. Ainsi fut-il conduit, rédigeant au jour le jour les notes que l'on a réunies en ce volume, à envisager la fonction du chef militaire tour à tour sous ses aspects différents : l'art de commander, la discipline, l'éducation militaire du soldat, la formation personnelle de l'officier, le patriotisme. La veille même de sa mort, ainsi que le montre son *Carnet de campagne*, il recueillait avec avidité les premières leçons de la guerre. Le livre est fait de sincérité, d'observation pénétrante et originale ; la pensée méthodique s'anime d'un souffle de haute élévation morale et se livre en un style d'une éloquence sobre et ferme. La lecture en sera précieuse à ceux que possède, en ces heures tragiques, le désir de s'éclairer sur leurs fonctions de chefs. Tous ceux qui sont épris de nobles sentiments et de hautes pensées se plairont à suivre en ces pages le labeur grave d'un esprit qu'éclairait et guidait en tout la passion de l'idéal auguste auquel il devait sacrifier sa vie. L'historien Louis Madelin a tenu, en une préface émue, à saluer Jean Gonnet comme un des meilleurs professeurs d'énergie que la guerre ait révélés, et M. André Rouast, chargé de cours à la faculté de droit de Grenoble, a mis en pleine lumière, dans une introduction expressive, la physionomie originale et attirante de l'ami perdu.

\* \* \*

L'ATTENTE, par Marcel Dupont, chez Plon-Nourrit, Paris.

Simple officier de chasseurs, l'auteur de ces souvenirs de tranchées a obtenu, dans un précédent volume, un succès marqué en exprimant, avec une minutie scrupuleuse, ce qu'il avait vu dans le coin de l'immense champ de bataille où se décide le sort du monde civilisé. Avec l'émotion en plus et moins de prétention à philosopher, on trouve, dans ces pages vivantes et comme noircies à la fumée des bivouacs, une parenté avec les observations du prince André de Tolstoï et du Fabrice de Stendhal sur les détails des actions prodigieuses qui composent le cycle napoléonien. Après trois ans, l'"officier de légère", réduit au rôle de fantassin improvisé par les nécessités de la tactique défensive, entreprend de conter, dans un nouvel ouvrage, les péripéties de cette garde stoïque que montent nos poilus en ligne, en attendant l'heure de passer et de forcer la "bête de proie blonde" dont parle Nietzsche. Dans l'Artois, dans les Vosges, à Verdun, il a su évoquer, avec une précision impressionnante, les instants les plus tragiques et les plus significatifs de cette veillée implacable. Scènes de tranchées, dialogues pittoresques entre compagnons d'armes, figures de modernes légionnaires surpris dans l'ivresse de la lutte ou l'angoisse du

sacrifice accepté, descriptions fragmentaires de l'épopée de Verdun, images terrifiantes des bombardements sans merci, des nuits sous la pluie des torpilles, des nappes mortelles de gaz s'épandant, toute la vie de nos soldats est résumée là, en traits admirables, qui disent éloquentement leur longue patience et leur foi en la vertu du devoir accompli.

\* \* \*

TENIR, par Max Buteau, chez Plon-Nourrit, Paris.

Enfin la figure, touchante d'héroïsme simple, du soldat de la grande guerre se dégage des légendes fantaisistes et des récits de seconde main. Elle se meut et se précise dans ces souvenirs, d'une vérité criante, qui ne cède rien à l'effet, à l'artifice littéraire. L'homme des tranchées s'y révèle, prêt au sacrifice sans doute, avoisinant volontiers et inconsciemment le sublime cornélien, mais " quand aucune fièvre ne le grise, un pauvre homme, qui monte un long calvaire et qui en souffre, mais qui le monte ". Cette longue patience, cette résignation active qui se double d'une terrible vision de l'horreur totale de la guerre, elle a rarement été rendue par un témoin avec une pareille intensité de couleur et d'expression. Nulle thèse, point de verbalisme déclamatoire comme dans certaines oeuvres entourées d'une publicité tapageuse. La réalité, vivante, saignante, triviale parfois, traversée d'une gaieté singulière, douloureuse toujours. Anecdotes, incidents épiques, aventures d'Iliade, scènes de l'intimité militaire se déroulent dans un mouvement impressionnant qui, de l'ensemble, fait surgir, çà et là, de curieuses silhouettes de combattants.

\* \* \*

MON REGIMENT, par Paul Dubrulle, chez Plon-Nourrit, Paris.

Peu de documents sont aussi touchants, dans leur sincérité sans apprêt, que les séries d'*Impressions de guerre de prêtres soldats* recueillies par M. Léonce de Grandmaison. Ces récits émanent de témoins d'élite, dont le dévouement s'inspire des certitudes de la foi et acquièrent de ce chef une valeur exceptionnelle que la presse a reconnue. Le carnet de campagne du sous-lieutenant Dubrulle, présenté au public par M. Henry Bordeaux, évoque les péripéties les plus angoissantes des combats de Verdun et de la Somme. Avec le modeste religieux qui, avant d'y trouver une mort glorieuse, a conquis croix et grades au champ d'honneur, nous revivons la lutte terrible qui se déroula, en février 1916, autour de la croupe

d'Haudromont, et l'effort tenace de ces poilus du 8e, aussi grands que ceux des Thermopyles et plus heureux, car ils réussirent à briser le flot barbare. Dans la dernière livraison de la *Revue historique*, le professeur Christian Pfister, directeur de ce savant recueil, déclarait le récit du Père Dubrulle " en tous points admirable ". La description de la bataille de la Somme, résumée dans ses phases essentielles : Maurepas, le Bois d'Anderlu, la Ferme Le Priez, l'encercllement de Combles, la prise de la Tranchée de Prilep, n'est pas moins émouvante. Tout en combattant au premier rang, l'auteur a su observer et noter, d'un trait mâle et simple, sans fioriture ni vaine phraséologie, les attitudes caractéristiques du soldat nouveau, ses appels profonds, le pittoresque et l'horreur de la vie surmenée, et presque surhumaine, du front.

\* \* \*

PLEIN ETE, par Edith Worthan, chez Plon-Nourrit, Paris.

Les multiples aspects de la vie américaine, se révèlent, comme en un clair miroir, dans les romans de cette autre George Sand, suprêmement habile à évoquer d'un mot, d'un trait, les moeurs provinciales, les habitudes de famille, les types si variés et si originaux d'une civilisation récente. On n'a pas oublié le succès obtenu en France par les traductions de ses oeuvres essentielles : *Chez les heureux du monde*, *Les metteurs en scène*, *Sous la neige*, et ses *Voyages au front* ont exprimé, avec la sincérité prenante de son vigoureux talent, l'admiration que suscite l'héroïsme tenace de nos soldats. Le récit qui est aujourd'hui publié est tout d'intimité et a pour cadre une bourgade isolée de la Nouvelle-Angleterre. C'est l'histoire d'une pauvre jeune fille, élevée dans un milieu modeste mais honorable, et qui subit inconsciemment l'influence de ses origines suspectes. L'apparition d'un inconnu, vite transformé en Prince Charmant par le mirage du rêve éternel qui hante les vierges mal gardées, fait naître le drame. Et tout finit par un mariage de raison qui ressemble à un châtement. Cette brève aventure se déroule dans le calme décor de la campagne américaine, pareille à la splendeur estivale qui s'évanouit au premier froid de l'automne. Grandes espérances, petites réalités, éternité de la nature complice et de la méchanceté humaine, sans cesse occupée à conspirer contre les bonheurs fragiles, c'est la vie, et les attitudes ou le langage des personnages ne changent rien à cette fatalité tragique.

\* \* \*